

ATHEISME ET ESCLAVAGE, FOI ET LIBERTE

CHEZ HENRI TROYAT DANS

LES HÉRITIERS DE L'AVENIR

---

A Thesis

Presented to

the Committee on Graduate Studies

University of Manitoba

---

In Partial Fulfillment

of the Requirement for the Degree

Master of Arts

---

by

Jean-Pierre Tissier

September 1972



TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
INTRODUCTION . . . . .	1
I. STIOPA . . . . .	4
"Ils verront, ils verront! ... Ce sera terrible Vissarion."	
II. VISSARION . . . . .	18
"Bravo! [...] Voilà qui est parlé."	
III. KLIM . . . . .	38
"Le premier secret appartient à Dieu, le second à l'homme, le troisième au diable!"	
IV. HENRI TROYAT DEVANT LE TSAR DIMITRI TARKHANOFF . . . . .	63
"C'est la miséricorde que je désire, et non le sacrifice."	
CONCLUSION . . . . .	81
"Et, cependant tous nous serons sauvés."	
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	94

## INTRODUCTION

... Vous louez à haute voix un livre qui vous a enchanté. Si vos interlocuteurs sont, comme on dit, dans le vent, ils font la moue. Comment! vous emballez-vous, cette belle simplicité du récit ... La moue s'accentue. Quoi! continuez-vous, toute une atmosphère créée, le monde réel doublé par la littérature ... Mais vous voyez qu'on se détourne, cela n'intéresse pas. Enfin vous vous fâchez. Il y a dans ce livre des personnages qui augmentent le nombre des vivants, qui vous ont fait passer d'agréables soirées, à qui vous penserez souvent parce qu'ils symbolisent toute une catégorie d'êtres ou reflètent une époque. Alors, on se fâche contre votre fâcherie, car ce que vous vantez là, on n'en veut plus du côté du progrès, du renouvellement du roman, du renouvellement de tout. Plus de scènes qui s'égalent à la réalité, plus de franche narration, plus de caractères, vieilles choses à monter au grenier.

Ces scènes, ces narrations, ces caractères, c'est ce qu'on est heureux de trouver dans les romans d'Henri Troyat quand on a encore la tête sur les épaules ... <sup>1</sup>

Henri Troyat, né en Russie en 1911, rappelons-le, émigre très jeune en France, chassé avec sa famille par la Révolution, pour se consacrer au métier d'écrivain. Si, sur le plan littéraire, les critiques ne portent jamais un intérêt considérable à son oeuvre, s'il n'est, lui-même cité, le plus souvent que pour mémoire, dans les histoires de la littérature française, Henri Troyat, pourtant, "est un des rares écrivains d'aujourd'hui à posséder l'esprit de son public." <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>Henri Clouard, La revue littéraire, (mai-juin 1968), 115-116.

<sup>2</sup>Ibid., (avril-juin 1970), 144.

Son succès de librairie est assez impressionnant. Chacun de ses romans-cycles nous pousse vers le suivant. Rappelons en effet qu'il excelle dans ce genre, que son oeuvre comporte plus d'une quarantaine de volumes dont la plupart parus dans la collection "le livre de poche", qu'il a mérité plusieurs palmes dont le prix Goncourt avec l'Araigne<sup>3</sup> en 1938, que son activité littéraire enfin ne s'est jamais ralenti et a été récompensée par son admission au sein de l'Académie française en 1960. Parce que discret, dans la vie comme dans ces romans, pour cette raison peut-être, on tend facilement à oublier que ce dont Henri Troyat parle c'est de choses beaucoup plus actuelles qu'on ne pourrait le penser tout d'abord. Présent dans toute son oeuvre, le thème de la liberté, que nous voulons étudier, est particulièrement bien illustré dans Les Héritiers de l'avenir. La liberté, c'est un sujet qui appartient à tous les temps et qui souvent, notons-le, nous éloigne de l'essentiel au lieu de nous en rapprocher. Nous pensons qu'Henri Troyat est un de ceux qui nous font le mieux sentir cet essentiel.

Notre propos dans cette étude est de montrer que, si Henri Troyat ne rejette pas Marx, la liberté, la véritable liberté n'est pas pour lui d'abord celle dont se réclame à grands cris les programmes sociaux mais bien plutôt celle-là incompréhensible, inadmissible logiquement, qui affirme l'individu dans l'homme et avec lui sa supériorité lumineuse

---

<sup>3</sup>Henri Troyat, l'Araigne (Paris: Plon, 1938).

sur la masse, son caractère irremplaçable et sacré, sa signification autonome et morale devant Dieu. C'est cette liberté qu'illustre Klim dans le roman. Elle déjoue les apparences, les lois sociales et physiques d'un monde incroyant qui réclame des preuves. Se confondant d'abord et déjà avec le sanctuaire qui l'abrite elle convainc. Mais, avant d'en arriver là, nous allons voir comment, dans les deux premiers chapitres, avec Stiopa et Vissarion, cette liberté chimérique qui exige le progrès, le renouvellement, aboutit à un fiasco total sur le plan de l'individu et sur le plan de l'Histoire. Dans le quatrième chapitre nous rendrons à Marx, présent dans le roman, son dû, ce qu'il peut apporter à la liberté.

Notre propos enfin est de montrer que Les Héritiers de l'avenir ne sont pas sans actualité, qu'on ferait peut-être bien de s'en inspirer, qu'ils prouvent que la seule véritable littérature n'est pas russe ou française mais d'abord universelle. Parce que la littérature d'Henri Troyat unit plusieurs mondes, elle attire, en effet, indirectement, notre attention sur cette autre littérature, rétrécie celle-là, qui accorde sa préférence aux raisonneurs glacés ou à ceux qui, tout simplement, veulent être dans le vent.

## CHAPITRE I

### STIOPA

"Ils verront, ils verront! ... Ce sera terrible, Vissarion! ..." <sup>1</sup>

Notre intention, dans ce chapitre, est de retracer le développement de la carrière du révolutionnaire Stépan Alexandrovitch Plastounoff (couramment appelé Stiopa dans le roman), de façon à pouvoir dégager le sens de son destin personnel en indiquant chaque fois ses principales étapes. Nous nous proposons de représenter dans le plein exercice de ses fonctions l'implacable logique qui, disons-le tout de suite, entraîne chez notre personnage ce durcissement progressif vers l'inhumain. La psychologie de Stiopa, indiquons-le aussi dès à présent (nous aurons l'occasion de le vérifier plus loin), s'organise essentiellement autour d'une idée fixe qui prend la forme d'un rêve: celui de liberté basée sur l'égalité sociale. Dans une première conclusion nous verrons ce qu'il faut penser de ce rêve en nous référant non plus seulement à la fiction mais à l'Histoire pour enfin nous consacrer, dans une seconde conclusion, à la question qui nous semble être la plus préoccupante: celle de l'athéisme.

C'est au cours d'une partie de whist chez Vissarion Vassiliévitch Variaguine à Moscou, en 1858, que nous faisons la connaissance de Stiopa et de son programme politique:

... Celui-ci, dont le père est médecin en province, déclare qu'il lit des journaux clandestins, que son Dieu est le fameux Herzen, présentement réfugié en Angleterre et qu'il compte sur Alexandre II pour

---

<sup>1</sup>Henri Troyat, Les Héritiers de l'avenir, Vol. II: Cent un coups de canon (Paris: Edition Flammarion, 1969), p.265.

donner la terre aux paysans et laver de la face de la Russie "l'affreuse souillure du servage"! ...<sup>2</sup>

Mais écoutons Stiopa lui-même au cours de cette même soirée:

Après des siècles de silence, nous rompons avec la tradition de l'esclavage, des châtements corporels et de l'inégalité des fortunes, nous tournerons le dos au passé, nous refuserons la succession pourrie de nos pères, nous nous affirmerons comme les héritiers de l'avenir! <sup>3</sup>

Notre problème est de nous demander ce qu'est l'attitude réelle de Stiopa vis-à-vis du tsar. N'oublions pas que ce dernier est, pour le peuple, le représentant de Dieu et indiquons que les propos rapportés précèdent de peu le rescrit impérial lequel annonce le manifeste impérial de 1861. Publié dans les journaux, le rescrit informe le lecteur que le tsar a demandé aux nobles d'examiner le problème de l'abolition du servage pour lui soumettre ultérieurement un plan de réforme inspiré par les principes qu'il a lui-même définis. Telle est la situation historique dans laquelle doivent s'inscrire les nouveaux propos de Stiopa qui, après nous avoir presque donné l'impression d'être pour le tsar, nous prouve résolument cette fois-ci qu'il est contre le tsar:

Alexandre II sait que ses moindres faux pas seront dénoncés par Herzen, dans 'la cloche', avec la dernière rigueur. Il sait que Herzen et ses amis exigeront de la monarchie bien plus qu'elle ne pourra jamais leur concéder. Il sait qu'après l'abolition du servage nous combattons pour la suppression des châtements corporels, pour la liberté de la presse et de la parole, pour l'égalité des droits entre tous les citoyens, pour

---

<sup>2</sup>Henri Troyat, Les Héritiers de l'avenir, Vol. I: Le Cahier (Paris: Edition Flammarion, 1968), p.109.

<sup>3</sup>Loc. cit.

la réorganisation de la justice, de la police, et plus tard sans doute, pour le remplacement du gouvernement despotique de droit divin par un gouvernement représentatif élu par le peuple. Il le sait! et il se méfie! et il a raison de se méfier! <sup>4</sup>

Bornons-nous pour le moment à constater que Stiopa s'en prend au régime au moment même où ce dernier se prononce pour des mesures libérales, qu'il assume que les intentions réelles du tsar sont différentes de celles qu'il manifeste, qu'il ne leur accorde pas même le minimum de temps requis pour faire leurs preuves. Les idées de Stiopa au total, sont à ce stade celles de ceux qui épousèrent les idées occidentales, à la mode, des intellectuels de l'époque, dont Herzen sur lequel nous reviendrons, est un représentant.

Dans Cent un coups de canon qui débute en 1861, année du manifeste, pour prendre fin en 1881, année de l'assassinat du tsar, Stiopa ne franchit pas tout de suite le domaine de la phraséologie. Les belles formules sont toujours là mais cette fois-ci elles sont celles d'un assoiffé de la négation, de la destruction. Klim et son cahier, excellents miroirs d'une situation historique chaotique, ont fait entre-temps connaître au lecteur son extraordinaire complexité laquelle se manifeste sous la forme d'une très grande variété d'interprétations des intentions réelles du tsar, de celles des nobles propriétaires et de celles des moujiks. En fait, il y a, semble-t-il, tout autant d'opinions distinctes que d'intérêts particuliers et personnages rencontrés; mais pour

---

<sup>4</sup>Vol. I, p.195.



Stiopa il n'y a aucun doute: "nous avons tous été bernés par le tsar!"<sup>5</sup>. Pourtant au rescrit impérial a bien succédé le manifeste impérial; des arbitres de paix ont été nommés dans chaque province du pays pour procéder à une répartition équitable des terres. La confusion à laquelle nous avons assisté ne faisait que témoigner de l'étendue du gouffre qui sépare la théorie de la pratique. Basées sur les lois de la contradiction, sur une implacable logique aristotélicienne, les conclusions personnelles du socialiste Stiopa sont les suivantes:

Nous savons maintenant que l'évolution des peuples est soumise à des lois sociales aussi précises, aussi implacables, que les lois physiques. Si nous mettons le bonheur humain en équation, nous constatons que le résultat "du pain pour tous" ne peut être obtenu qu'en passant par la phrase "renversement de l'ordre établi". Je dis bien renversement et non amélioration. Or, ce renversement, le peuple n'osera le tenter que s'il est acculé au désespoir. Contrairement aux libéraux de style romantique, nous devons donc redouter les initiatives humanitaires du gouvernement et souhaiter le durcissement des méthodes policières, il faut que l'ouvrier, que le paysan quitte sa terre, que la famine s'installe, afin que tous les mécontents, tous les déshérités, acceptent de nous suivre dans la conquête du pouvoir. <sup>6</sup>

Ce que nous devons voir dans ces paroles c'est une démonstration magistrale du fonctionnement de l'appareil mental de l'anarchiste-nihiliste Stiopa qui, à vrai dire, se contente, à ce stade de son histoire, de parcourir tout le territoire de la Russie, à la tête du trio Vissarion, Klim et Ida sa soeur, de façon à entrer aussi souvent que possible en contact avec le peuple et à lui distribuer force

---

<sup>5</sup>Vol. II, op. cit., p.147.

<sup>6</sup>Ibid., p.154.

tracts et proclamations, en propagandiste et agent de recrutement qu'il est. Certes, il a parfois l'oreille de son public; certes, des choses importantes et graves se passent dans le monde, en Pologne, en France même, et en Russie évidemment; mais fort nombreux sont ces paysans qui ignorent tout de l'actualité et n'ont, par ailleurs, remarqué aucun changement dans ces habitudes de vie auxquelles ils sont familiers. C'est à une telle constatation que se borne Klim dans son cahier:

Moi, je regarde la campagne, et je n'y vois pas de révolution. Les champs sont calmes. Des moujiks poussent la charrue. <sup>7</sup>

Cette fois-ci Stioipa annonce à Vissarion ses théories de tacticien. (Notre propos, rappelons-le, est de retracer l'histoire d'une aliénation progressive, d'en indiquer toutes les étapes sans perdre le fil de la logique qui les explique, annonçant, à son tour, celles à venir.):

Il n'y a pas d'adoration aveugle de ma part envers ces braves moujiks russes, chers au clan slavophile. Mais je veux les préparer à leur rôle explosif. Les masses paysannes, bien malaxées, formeront la dynamite dont nous avons besoin. Les ouvriers, eux, le système d'allumage. Quand l'étincelle des villes rencontrera la pâte combustible des campagnes, le trône des tsars sautera! <sup>8</sup>

C'est bien pour la première fois que l'odeur de la poudre s'attache aux paroles de Stioipa. Toutefois, remarquons qu'à ce stade, la pensée n'a jamais encore été traduite en actes,

---

<sup>7</sup>Ibid., p.248.

<sup>8</sup>Ibid., p.186.

que les mots ne sont que des mots, et que Stiopa lui-même n'a jamais été vraiment ébranlé dans sa propre vie émotionnelle. C'est à Nijni-Novgorod que la mort le touche de près lorsqu'elle emporte sa soeur et seule compagne Ida; et dès lors il faut voir dans toutes ses activités futures non plus seulement l'expression d'une logique satanique, mais encore celle d'un assoiffé de domination personnelle et de vengeance, celle d'une âme surtout dont les crimes sont toujours inférieurs au besoin de châtement qu'elle éprouve. Dans la vie de Stiopa la mort d'Ida constitue un tournant décisif:

Dans notre univers, il n'y a pas de deuil ... La mort d'Ida ne change rien ... ou plutôt si! ... Elle me renforce, elle me justifie ... Sans Ida, j'irai encore plus loin ... Jusqu'au bout, tu entends? jusqu'au bout, quoi qu'il arrive! ... Ils verront, ils verront! ... Ce sera terrible, Vissarion! ... <sup>9</sup>

A Moscou, où nous retrouvons Stiopa à la tête d'une organisation qui se propose l'élimination systématique des fonctionnaires du tsar, la mort frappe sans discrimination aucune semble-t-il (l'engin de destruction utilisé est la bombe). Pourtant, Stiopa, dans le passé, n'a jamais été aussi "consistant" avec lui-même qu'à présent; aussi conscient également de son suicide spirituel et suicide tout court:

Nous sommes mariés avec la terreur. Nous sommes amoureux de la terreur. Comment le vulgaire remords pourrait-il nous entamer? [...]. Notre destruction à bref délai est aussi certaine que celle de Vassiltchikoff. Chaque jour que nous vivons est un incroyable sursis. Nous avons consciemment, volontairement gâché notre vie au sens où l'entendent les imbéciles, les immobiles, les nantis, les perclus... <sup>10</sup>

---

<sup>9</sup>Ibid., p.265.

<sup>10</sup>Ibid., pp.278-279.

Jamais, non plus, Stiopa n'a été plus "au fait" des visées générales dans lesquelles doivent s'inscrire les activités de son groupe que quand il rédige une proclamation au sujet de l'attentat qui, dirigé contre Vassiltchikoff, le général mentionné plus haut, a coûté, en fait, la vie à son aide de camp:

Nous pourrions dire, par exemple, qu'en supprimant Kniazeff nous avons voulu donner un avertissement au général Vassiltchikoff...<sup>11</sup>

A Vissarion, qui s'indigne que l'on puisse avoir recours à un mensonge, Stiopa formule alors la loi du "tout est permis":

Il n'y a pas plus de mensonge qu'il n'y a de crime en matière révolutionnaire! ... La vérité est une notion bourgeoise. Etant donné le but que nous nous sommes assignés, nous n'avons pas le droit d'avouer nos échecs!<sup>12</sup>

C'est, nous l'avons déjà indiqué, à la lumière de sa propre soif de domination sur son entourage que s'explique désormais en grande partie le rôle de chef de groupe que représente Stiopa. Ainsi seulement pouvons-nous comprendre le fait que Stiopa refuse de s'en prendre directement au tsar lorsqu'au cours d'une réunion, dans le local conspiratif, la cohésion même du groupe est menacée à la suite de l'attentat du 2 avril 1789 contre la personne de l'empereur et dont l'auteur est "terre et liberté":

Laissons-leur donc l'initiative des attentats contre la personne du monarque. En tâchant de les concurrencer sur ce terrain, nous nous gênerions les uns les autres. J'en ai d'ailleurs discuté avec Jéliaboff. Il est tout à fait d'accord pour le partage des zones de chasse. A lui, le palais impérial, à nous les ministères, les

---

<sup>11</sup>Ibid., p.289.

<sup>12</sup>Loc. cit.

administrations pénitentiaires, les tribunaux d'exception! <sup>13</sup>

Les arguments sont spécieux. Ce que Stiopa craint c'est la compétition. L'élaboration d'une nouvelle doctrine: "Semer la peur chez les uns et frapper les autres"<sup>14</sup> est l'excellent dérivatif qui lui permet de reprendre possession des esprits excités en cette circonstance particulière. C'est toujours par crainte que son autorité soit contestée qu'il rejette du groupe Boulyjnikoff lequel a supprimé Vassiltchkoff de sa propre initiative, sans en référer aux autorités supérieures. C'est dans le doute le plus total et dans la crainte encore, cette fois-ci d'être dénoncé aux agents du tsar, qu'il décide à son tour de supprimer Boulyjnikoff. Laconique, il informe Klim du résultat de son expédition punitive un peu plus tard: "C'est fait"<sup>15</sup>. Stépan Alexandrovitch est au sommet de sa carrière.

C'est dans un contexte culturel fort différent de celui auquel le lecteur était habitué que s'achève brusquement dans L'Eléphant blanc, la vie lamentable de l'ex-forçat évadé Stiopa, vieillard, non repent après quelques vingt années de baigne derrière lui. Dans ces années qui précèdent la guerre l'atmosphère qui règne dans la capitale est extrêmement

---

<sup>13</sup>Vol. II, pp.307-308.

<sup>14</sup>Ibid., p.309.

<sup>15</sup>Ibid., p.321.

grisâtre. Les activités politiques qui chez un Lev Serguéievitch, en Russie, servaient un idéal, celui de l'amélioration du sort des serfs, sont devenues chez un Kostyleff celles d'un professionnel désabusé et opportuniste qui, rompu à la science de la guerre des partis et connaissant toutes les "ficelles" de son "métier", se trompe néanmoins fort souvent dans ses pronostics.

Si la confusion qui règne dans la colonie russe laisse à penser que l'espoir n'est pas plus à Paris qu'à Moscou pour l'ex-bagnard Stiopa, elle participe, au total, d'un éclairage général franchement mauvais:

Du reste la police française est incapable de se retrouver dans les innombrables groupements politiques de la capitale. Même les Russes ont quelque peine à comprendre les stratifications mystérieuses de la colonie. S'il n'y avait que les sociaux-démocrates et les sociaux révolutionnaires, tout serait simple! Mais les sociaux démocrates se subdivisent en 'révisionnistes', en 'parlementaristes', en 'marxistes légaux', en 'économistes', en 'menchéviks', avec Plékhanoff, Axelrod et Martoff, en 'bolchéviks' avec ce nouveau venu qui se fait Lénine! Et parmi les sociaux révolutionnaires, voici qu'on parle de 'maximalistes', de 'travailleurs', d' 'anarchistes populistes'. 16

Apparemment, la réalité est encore plus complexe que ces divisions et sous-divisions ne laissent supposer. Stiopa, social révolutionnaire est un social-révolutionnaire "spécial". Il se consacre à la préparation d'un traité dont il promet, ici, le succès à Vissarion:

---

<sup>16</sup>Henri Troyat, Les Héritiers de l'avenir, Vol. III: L'Eléphant blanc (Paris: Edition Flammarion, 1970), p.67.

Le mien ne sera pas un traité comme les autres. Tout y figurera: la théorie et la vie, la pensée et le sang. Je vois quelque chose d'énorme et de flamboyant. Un paquet de vérité qui pétera à la figure du lecteur! 17

C'est à la rédaction de ce traité que Stiopa, s'entourant du plus grand mystère, "dédie" les dernières années de son existence. Mais il ne rate aucune de ces réunions politiques où se rencontrent les exilés russes de la capitale, irritant à l'occasion Vissarion qui lui reproche son intransigeance malade:

Tous les prétextes lui sont bons pour accuser les autres de trahison idéologique et se poser lui-même en pur gardien de la doctrine. 18

C'est une attaque cardiaque qui met fin au gâtisme délirant de Stiopa dont le lecteur commençait à se lasser.

Pour conclure, Stiopa nous rappelle Ivan Karamazov. Mais sa folie politique rejoint surtout celle des possédés, d'un Kirillov entre autres, et on pourrait lui appliquer ce que Dostoïevsky dit de Verkhovensky:

D'abord, il enchante, écrit l'auteur; ensuite il déplaît, à cause de la trop grande netteté de sa prononciation et de l'affrêterie de ses paroles toujours préparées. 19

Dès le départ, en effet, Stiopa nous donne une idée de ce que sera son destin. Dans la très grande mesure où le réel participe de la fiction, et dans le cadre de l'histoire

---

<sup>17</sup>Ibid., pp.11-12.

<sup>18</sup>Ibid., p.16.

<sup>19</sup>Henri Troyat, Dostoïevsky (Paris: Edition Fayard, 1960), p.338.

vécue, Stiopa représente d'abord les idées occidentales dans le contexte d'un pays dont les traditions ne sont pas seulement d'origine occidentale mais également slavophile. Tronquée, dès le début, sa propre vision de la réalité ne peut que le conduire à un fiasco total. Stiopa représente au départ un intellectualisme de saison, mis à la mode par des "libéraux" en pantoufles du dix-neuvième siècle tels que les Biélinisky, Herzen, Tourgeniev et autres. Mais il représente par la suite, successivement, les anarchistes et nihilistes propagandistes, les tacticiens et techniciens de la révolution sociale, les génocides aveugles ou organisés qu'ils accomplissent au nom de la "liberté" et de "l'humanité" et leurs échecs devant l'Histoire; car rappelons que cette révolution dont rêve Stiopa, que ce soulèvement des masses paysannes qu'il prépare n'a jamais eu lieu et que pas même la "victoire pacifique", la "fraternité internationale" et la "conscience prolétarienne éclairée et dirigée" (dont il est question dans le roman), n'ont pu empêcher la ruée sanglante de la guerre. Ce que Stiopa dès lors représente, c'est l'impuissance des philosophes "libéraux" en pantoufles et dont les traités révolutionnaires sont eux-mêmes des aveux d'impuissance. Dans ce sens, et du même coup, Stiopa représente lui-même la victime de leur impuissance, de leurs formules creuses et de leur malhonnêteté intellectuelle qui consiste à ne jamais tenir compte des cas particuliers. Stiopa est sa propre victime. Pourtant Stiopa--écrivain, en France,--est une caricature affreuse de ceux qui, à



l'étranger, furent leur propre oeuvre défigurée car si c'est indirectement que des Herzen, Biélinisky, entre autres, ont préparé la guerre, ils y ont contribué activement. Ce sont leurs idées "libérales" qui ont déclenché l'affreuse tuerie laquelle commençant avec l'assassinat d'Alexandre II aboutit à Sarajevo. Dans ce sens alors, Stiopa, victime de lui-même, représente leur participation meurtrière. Il représente indiscutablement, de toutes façons, un échec collectif car la révolution, telle qu'il la conçoit, est pour la collectivité ce qu'est l'assassinat pour l'individu. Il prouve que la tentation éternelle du "tout est permis" peut être non plus seulement personnelle mais collective.

Stiopa enfin représente l'artisan immédiat de cette forme particulière de socialisme, le socialisme russe, dont Troyat nous parle dans son Dostoïevsky:

... le socialisme, le socialisme russe, ne prétend pas seulement organiser le bien-être de la classe ouvrière, il ne prétend pas seulement régler la vie terrestre de l'homme, il prétend limiter à cette félicité immédiate toute notre vie. <sup>20</sup>

Notre problème est de nous demander ce qui constitue en définitive la caractéristique essentielle de Stiopa.

C'est dans les circonstances suivantes que Stiopa s'adresse à Dimitri Tarkhanoff, ancien bagnard, que la lecture de livres saints a converti: Dimitri vient de rendre visite au père Porphyre, prêtre âgé, d'une haute valeur spirituelle,

---

<sup>20</sup>Ibid., p.336.

et s'est fait, pour cette raison, sévèrement réprimandé par Stiopa qui se méfie des indiscretions; écoutons ce dernier:

Le père Gapone n'avait, lui non plus, soi-disant, rien à voir avec la police. Et on a fini par découvrir qu'il était grassement appointé par elle. Un saint homme, avec sa croix pectorale, sa barbiche, son amour pour le peuple et son geste bénisseur! ... Résultat, des centaines de morts, un certain dimanche de janvier 1905. Est-ce là ce que tu cherches? Le clergé est vendu au tsar. Tous les prêtres sont, plus ou moins, des agents de renseignements à la solde de l'Okhrana. Je n'avais guère apprécié d'abord tes divagations mystico-politiques, mais je me disais qu'il s'agissait pour toi d'une affaire de conscience, que tu te tiendrais, en tout état de cause, à l'écart de l'Eglise. A présent que tu pactises avec les papes, que tu hantes les presbytères, mon devoir est de te dire: halte! Il faut choisir: être avec nous du côté de la révolution, ou avec les prêtres du côté de la répression. <sup>21</sup>

Si Stiopa rejette l'église, et Dimitri à travers elle, ce n'est non pas parce que celle à laquelle il fait allusion est l'église du tsar, c'est-à-dire une église officielle, étatisée, contrôlée; s'il la rejette, c'est parce que son socialisme entend rejeter l'église en tant que telle, se substituer à la religion, au christianisme; son socialisme veut être la religion de l'humanité. Pour Stiopa "pas de Dieu, pas d'immortalité de l'âme, pas de rédemption, pas de bonheur hors du bonheur matériel, tangible, accessible à tous."<sup>22</sup> Nous nous en doutions déjà, ce que Stiopa représente le mieux, c'est l'athéisme et cet athéisme ne ressort jamais

---

<sup>21</sup>Vol. III, op. cit., p.149.

<sup>22</sup>Dostoïevsky, op. cit., p.336.

aussi bien que lorsqu'il coupe la parole à Dimitri (que nous retrouverons), ce juste qui "fait son miel avec les fleurs du Christ comme avec celles de Marx"<sup>23</sup>:

Tais-toi! Tu as de la chance que nous soyons en France et que j'ai vieilli. Il y a trente ans, en Russie, après une conversation pareille, je t'aurais abattu comme un chien! 24

---

<sup>23</sup>Vol. III, op. cit., p.146.

<sup>24</sup>Ibid., p.151.

## CHAPITRE II

### VISSARION

"Bravo! [...] Voilà qui est parlé!"<sup>1</sup>

Notre propos dans ce second chapitre est de faire ressortir la nature chaotique d'un tempérament qui déborde de vie: celui de Vissarion Vassiliévitch Variaguine, fils de Vassili Pétrovitch, noble, propriétaire de quatre cent trente-huit serfs disséminés dans quatre villages dont Znamenskoïé où il réside. Notre intention, d'abord, est de poursuivre dans ses manifestations, pour en retracer l'origine, le désordre de l'âme d'un forcené aux soudains appétits d'honnêteté et de distinction métaphysique. Les étapes essentielles et critiques du destin particulièrement lamentable du personnage retiendront notre attention, et, d'une façon générale, dans chaque cas particulier, nous nous poserons les questions: comment? et pourquoi? Le processus qui amènera Vissarion à s'abandonner totalement à Stiopa méritera un intérêt insigne.

C'est toujours sur un ton d'indulgence que Klim, serf de Vassili Pétrovitch, relate, dans son cahier, les "idées extraordinaires" du "bartchouk", quand ce dernier était jeune; et c'est le cahier qui nous fait faire la connaissance du bartchouk:

---

<sup>1</sup>Vol. II, op. cit., p.154.

Et voilà qu'un garçon que je ne connais pas nous coupe la route. Il a mon âge. Il porte un bonnet de fourrure et des bottes de feutre. Il lève le bras et lance une boule de neige. Elle m'atteint au front. Dure comme une pierre. <sup>2</sup>

Ce que Klim retient de l'incident, c'est, semble-t-il, beaucoup plus l'adresse du "bartchouk", que ses conséquences immédiates. D'ailleurs, en cette circonstance particulière, Vissarion s'est attiré des félicitations d'expert, celles du père de Klim, homme prudent et persuasif, témoin de la scène: "Un artilleur, un véritable artilleur!"<sup>3</sup> Plus loin, dans le cahier toujours, nous trouvons l'histoire de la "pendeloque":

Vissarion lance une balle sur moi et me rate. La balle entre par la fenêtre ouverte, tape en plein dans le lustre et casse une pendeloque. Je suis atterré. Nous nous regardons. Le bartchouk dit: "Je pourrais raconter que c'est toi, mais je ne le ferai pas. Peut-être que mon père ne remarquera rien..." Je le remercie. C'était vrai qu'il lui aurait été facile de tout mettre sur mon dos. Il réfléchit et ajoute: "Evidemment, s'il remarque quelque chose, ce sera tant pis pour toi." <sup>4</sup>

Vissarion, pense-t-on, est un "galopin"; c'est un "gosse de riche". Faut-il faire grand cas, pourtant, des fantaisies qui lui passent par la tête? Plus révélatrice qu'aucune autre, une anecdote, toujours dans le cahier qui se présente donc sous la forme d'un recueil de souvenirs entrecoupés de réflexions personnelles, nous présente le "bartchouk" sous un éclairage singulièrement défavorable, lorsqu'il s'adresse

---

<sup>2</sup>Vol. I, op. cit., p.12.

<sup>3</sup>Loc. cit.

<sup>4</sup>Vol. I, p.25.

à Prokopytch, le préposé aux verges, lui désignant, comme victime, Klim, lequel dormait alors qu'il était censé participer à une partie de cache-cache:

"Trente coups de verges à cette canaille!" Prokopytch refuse. Le bartchouk--il avait dix ans--tape du pied: "Si tu ne le fais pas, je me plaindrai à mon père, et c'est toi qui sera battu!" <sup>5</sup>

Rappelons tout de suite que l'incident s'insère dans le cadre de la Russie du dix-neuvième siècle, que les notions d'illégalité sont fort relatives, comme l'Histoire nous le prouve dans le général et dans le particulier, que la "punition", en fait, n'est que simulée, que Vissarion lui-même ordonne à Prokopytch de s'arrêter, après dix coups de verges, et qu'enfin il entraîne Klim dans sa chambre pour lui laver le dos. Il n'en reste pas moins vrai que l'anecdote est significative: Vissarion est un garnement et c'est un garnement d'envergure. Il y a tout lieu de se demander, non sans quelque angoisse, quelle direction l'avenir lui réserve.

C'est au cours de vacances qu'il passe à Znamenskoïé que le lecteur rencontre Vissarion, "en personne", pour la première fois. Etudiant à Moscou, où il fréquente des jeunes gens épris d'idées libérales, nous le sentons très imbu de lui-même. Les propos échangés antérieurement avec son père et avec Klim ont mis indirectement l'accent sur une absence certaine de communication et, bien entendu, sur les inévitables

---

<sup>5</sup>Loc. cit.

divergences d'opinion à l'endroit de la question de l'émancipation des serfs, laquelle, ici le rend méditatif:

Tout compte fait, pense Vissarion, c'est en théorie seulement que le servage est injustifiable. Dans la pratique, il est difficile de nier les avantages d'un pareil système. Depuis des siècles, nos pères l'ont connu et apprécié. Nous-mêmes avons été élevés dans cette idée. Se révolter contre elle serait aussi vain que de prétendre refuser la structure géographique de la Russie. Mais on peut améliorer cette institution patriarcale, l'adoucir, l'humaniser, la rendre plus conforme aux vœux des penseurs libéraux ... Ce serait déjà très bien! Voilà notre but, notre avenir, notre fierté! 6

Voici des idées libérales qui ne ressemblent pas du tout à ces autres idées libérales chimériques dont Stioipa, dans le premier chapitre de cette étude, s'est fait le défenseur. Au-delà d'un certain opportunisme, immobilisme et fatalisme russe, perce, chez Vissarion, un réalisme indéniable qui ne demande qu'à s'exprimer dans l'humanisation d'une institution qui, effectivement et quel que soit le désir qu'on puisse avoir de la supprimer, ne peut pas disparaître du jour au lendemain. Mais le lecteur, qui lui ne cède pas aux impulsions du moment, ne s'arrête pas longtemps sur cette impression favorable car les réflexions de Vissarion succèdent presque immédiatement à d'autres, toutes différentes celles-là, qui ont pour origine la guerre de Crimée:

Au fond, la politique l'ennuie. Cette guerre est absurde. La grande affaire de l'homme, ce n'est pas le combat mais le plaisir. Ou, plus exactement, le combat pour le plaisir. 7

---

<sup>6</sup>Vol. I, p.31.

<sup>7</sup>Ibid., p.29.

Dès à présent notre objet est de faire apparaître les contradictions qui agitent Vissarion, contradictions dont nous avons eu ici un exemple, en les représentant successivement, d'abord, au centre même des idées aristocratiques dont il a héritées, dans le cadre de ses rapports avec Constantin Loujanoff et au coeur de sa vie d'intellectuel "gagné" aux idées libérales nouvelles avec Stiopa; ensuite au centre même de sa poursuite du plaisir. Précisons que si cette méthode a pour inconvénient de dissocier deux types d'expériences qui s'enchevêtrent dans le roman, elle répond à un souci de clarté. Nous l'utiliserons également, et en tout premier lieu, à des fins d'ordre psychologique, à partir de l'attitude de Vissarion vis-à-vis de Stiopa, nous livrant à de simples conjectures!

C'est une sorte de fascination que Vissarion éprouve vis-à-vis de Stiopa dès le départ. Au cours de cette soirée qui donne lieu à une partie de whist "il lui semble que le regard de Stiopa Plastounoff est chargé d'une puissance hypnotique."<sup>8</sup> Un peu plus tard, le même jour, "le regard de Stiopa Plastounoff traverse son interlocuteur et l'épingle au mur."<sup>9</sup> Les formules creuses de Stiopa, surtout, l'impressionnent, notamment celles par lesquelles il manifeste son intention "d'hériter de l'avenir":

Vissarion est dans l'enthousiasme. Chaque mot que prononce Plastounoff lui semble arraché à ses propres

---

<sup>8</sup>Ibid., p.107.

<sup>9</sup>Ibid., p.108.



entrailles. Il se lève et l'embrasse: - Ah! comme c'est bien, mon cher! Comme tu me rafraîchis l'âme!<sup>10</sup>

Dès maintenant hasardons que Vissarion est pour Stiopa un véritable bouffon et qu'il est en même temps un excellent public, que sa versatilité même en fait un instrument de choix dont on peut toujours se servir le cas échéant, qu'enfin, dans la commisération qu'éprouve Stiopa vis-à-vis de Vissarion, perce le mépris. Hasardons que ce qui attire Vissarion, dans le personnage de Stiopa, c'est cela même qui décourage la sympathie, cette décision infernale, cette arrogance désespérée que nous sentons en lui. En effet, on ne peut pas aimer Stiopa; on ne peut que le combattre ou se soumettre à lui. Hasardons même, qu'en fait, ce faible déteste Stiopa en raison de son ironie glaciale et de son athéisme, latent d'abord, déclaré ensuite, mais que, par faiblesse justement, il ne peut se soustraire à son ascendant. Il n'empêche qu'il n'y a pas moins chez Vissarion de la spontanéité et l'absence de calcul:

Stiopa, je t'en prie ... Tu ne vois pas dans quel état je suis? ... Ce n'est pas de Klim qu'il faut avoir pitié, mais de moi ... de moi qui crève dans ma peau ...

Stiopa Plastounoff s'arrête et sourit avec commisération.

- Quel drôle de garçon tu fais! soupire-t-il. Capable du meilleur et du pire. On veut te saisir, et tu glisses entre les doigts!

- Oui, oui c'est ça! Je ne sais pas où j'en suis moi-même! Il y a des gens dont le caractère est nettement enfermé dans un cadre. Ils sont rectangulaires, ronds, triangulaires, ovales. Moi, je flotte sans limite aucune; je suis tout et rien. Pour cette histoire de Klim, je me suis laissé

---

<sup>10</sup>Ibid., p.109.

entraîner par les autres! ... Je te le jure ... C'est avec toi seulement que je me retrouve ... Dis-moi que je ne t'ai pas trop déçu ... Dis-moi que je puis toujours compter sur ton amitié ... D'ailleurs j'ai trop bu ...

- En effet, dit Stiopa Plastounoff. Tu as trop bu. C'est même ta seule excuse!

- Alors, laisse-moi t'embrasser! En frère!

- Stiopa Plastounoff se laisse embrasser. Vissarion renifle profondément et marmonne:

- Merci, mon cher! Je n'oublierai pas ... je n'oublierai jamais.<sup>11</sup>

Sans entrer dans les détails, les circonstances qui entraînent cette scène fort pénible sont, il est vrai, assez exceptionnelles: Vissarion est amoureux~~x~~ d'une artiste (nous en reparlerons) qui n'honore pas les faveurs qu'il lui accorde. Il a une bonne excuse: celle d'être amoureux~~x~~ et désespéré, ce que Stiopa ne peut admettre. Mais ce que la scène met en évidence c'est un désarroi intérieur hors de proportions avec la situation réelle et principalement un appétit secret d'humiliation. Avançons dès à présent que ce besoin d'humiliation est un élément-clé de la psychologie du personnage qui, dès lors, nous semble poursuivre son propre châtement dans l'échec.

C'est instinctivement que Vissarion se prend d'amitié pour Constantin Loujanoff, fils d'une famille très aisée de propriétaires de terres et de serfs, aux idées très arrêtées: " si tu aimes le moujik évite d'en faire un homme."<sup>12</sup> Constantin vient de se faire, ici, le porte-parole d'une

---

<sup>11</sup>Ibid., pp.189-190.

<sup>12</sup>Ibid., pp.105-106.

formule qu'il tient de son père et qui, au total, traduit des modes de pensées courants dans les milieux aristocratiques de l'époque (on les rencontre encore aujourd'hui dans le monde mais ils s'entourent de plus de précaution). Vassili Pétrovitch, lui-même, sous une forme non moins crue, les représente, s'abritant à l'occasion derrière ce Dieu dont il a une conception fort particulière et dont il considère être l'instrument. Ainsi lorsqu'il s'adresse à Fiokla épouse de Chabachoff, serf, qui se meurt :

A qui est-ce de décider si un serf doit vivre ou mourir? A Dieu sans doute, au barine peut-être, mais certainement pas à toi! 13

Signalons que Vassili Pétrovitch, dont la dernière passion est la médecine, s'efforce, en cette circonstance particulière, de sauver Chabachoff et qu'en général il nous donne l'impression de n'être pas plus mauvais qu'un autre. Pas plus mauvais qu'un autre, également, doit nous apparaître Vissarion qui à tout simplement de qui tenir :

Le moujik russe est toujours en état de torpeur. Son refuge contre la dureté de la vie, c'est une apathie épaisse et soigneusement préservée. 14

Les préjugés dont sa conception rétrograde des choses témoigne, encore une fois, sont de son temps. Et d'ailleurs, sans anticiper sur le roman, disons que nombreux sont ces moujiks

---

<sup>13</sup>Ibid., pp.46-47.

<sup>14</sup>Ibid., p.52.

qui, relativement satisfaits de leur sort ou trop précoces encore pour tirer le meilleur parti des avantages que leur accorde le tsar, voient dans l'absence d'autorité, voire de tyrannie, des signes inquiétants de faiblesse de la part de leur maître, indices prémonitoires de fin des temps. Evidemment ces idées de Loujanoff, dont Vissarion à l'occasion se fait indirectement la conscience, ont quelque peine à s'accommoder des chimères de Stiopa et d'Ida dans la première phase de leur évolution sur le plan de l'idéologie:

Ils se figurent que les moujiks sont des êtres simples et doux, à l'âme pure et aux mains calleuses. Ah! oui, parlons-en! Des brutes, des ingrats, des fainéants, des sadiques! 15

Parfois, pourtant elles s'en accommodent fort bien:

Il y a longtemps qu'on ne bat plus personne à Znamenskoïé! C'est ça le progrès! suppression des châtements corporels! Rétablissement de la dignité humaine à tous les étages! Pourquoi crois-tu que nous luttons, nous les étudiants, les intellectuels?<sup>16</sup>

C'est à Klim que Vissarion s'adresse ici. Vissarion a la mémoire courte et Loujanoff ne s'entend guère avec Stiopa:

- Il est ennuyeux<sup>x</sup> comme un jour de pluie à la campagne ton Plastounoff.

- Oui, dit Vissarion. A chaque réunion, il devient plus pénible à supporter. Il se prend vraiment pour une haute conscience. Je vais me débarrasser de lui très vite! ... 17

C'est Constantin qui parle, sur le palier de la chambre où s'est déroulée la fameuse partie de whist, et Constantin

---

<sup>15</sup>Ibid., p.234.

<sup>16</sup>Ibid., p.32.

<sup>17</sup>Ibid., p.107.

encore qui fait les frais de la conversation, cette fois-ci, le temps de franchir une porte:

- Il n'a ouvert la bouche que pour dire des âneries! reprend Stiopa Plastounoff.
- Le fait est qu'il est de plus en plus rétrograde! reconnaît Vissarion en souriant.<sup>18</sup>

Nous y voilà! Jouet de Constantin, jouet de Stiopa, Vissarion ne l'est pas sur le plan des idées politiques, comme nous aurions pu le penser un moment, mais ce qui est infiniment plus grave pour notre personnage sur le plan de sa réalité psychologique. Loujanoff et Plastounoff amorcent un dédoublement de personnalité qui ne demande à se concrétiser dans les faits que sous une forme pathétique et dans l'immédiat.

C'est en présence d'un tiers et au cours d'une altercation où les mots entraînent les mots, dispute provoquée par l'impolitesse évidente de Vissarion, que Constantin somme ce dernier de comparaître sur le terrain pour une explication d'honneur. C'est sans grande résistance que Vissarion se rend à la raison des propos que tient Ida, plus judicieuse que jamais:

Je comprends que vous soyez ulcéré, mais il faut savoir renoncer à la sottise approbation du monde pour ne rechercher que son approbation personnelle. La dignité, c'est parfois de paraître indigne. <sup>19</sup>

Bafoué, insulté dans sa vanité, Vissarion pourtant laisse Stiopa élaborer une formule qui doit ménager sa susceptibilité,

---

<sup>18</sup>Loc. cit.

<sup>19</sup>Vol. I, p.207.

formule destinée à empêcher le duel.

Vissarion, cet aristocrate, n'a pas même le sens de l'honneur. Sa lâcheté est particulièrement remarquable. Particulièrement remarquable également sa servilité. Notre enquête nous entraîne à examiner rapidement la vie privée de ce déséquilibré, dont Stiopa a triomphé définitivement, semble-t-il, pour savoir de quoi il en retourne réellement. Précisons encore, au passage, que la victoire de Stiopa sur le plan moral suffit à établir son échec vis-à-vis de Vissarion, sur le plan de l'idéologie.

A Znamenskoïé, que nous avons quitté un peu plus haut, Vissarion, rappelons-le, engrosse Xénia, jeune serve du village, dont le lecteur a apprécié l'ingéniosité (pour attirer l'attention de Vissarion sur sa personne, elle a placé dans son lit des écales de noix). A sa façon, Xénia, qui souhaite une promotion, en est pour l'émancipation des serfs et le lecteur comprend sa "légitime" colère lorsque le barine lui annonce qu'il lui a choisi Klim pour époux et père du futur enfant. Quant à lui, Vissarion semble retirer de l'événement une certaine fierté, celle de celui qui, sacrifiant aux coutumes ancestrales, se révèle être le digne fils de son père (le barine, en effet, après la mort de sa femme a pris lui-même pour maîtresse une paysanne serve qui a eu recours, elle, non pas au procédé des écales de noix mais à celui des orties).

A Moscou, où nous le suivrons et où le rejoint Klim, Vissarion s'éprend d'une certaine Hélène, artiste (rappelons

que le barine a fait cadeau à son fils de Klim, en qualité de domestique particulier, que Klim a perdu sa femme et sa fille au cours d'une épidémie de choléra). Nouvelle Groushenka<sup>20</sup>, Hélène, nous le sentons, est de ces femmes qui "posent devant la vie comme devant un miroir", "tantôt cruelles pour le plaisir d'être douces ensuite, tantôt douces pour le plaisir d'être cruelles plus tard", "brûlant de se donner et vous reprochant de les avoir prises".<sup>21</sup> Subjugué, Vissarion essuie humiliation sur humiliation se découvrant au lecteur dans son nouveau rôle de pantin, pantin de ses sens: ce qu'il aime, c'est poursuivre l'illusion, aller à contre-courant, donner de lui-même une certaine image qui ne correspond pas à sa véritable réalité.

Dès lors les événements se précipitent. Rappelé à Znamenskoïé, au chevet de son père mourant, il vend la propriété après son décès, contrairement aux volontés testamentaires de Vassili Pétrovitch, faisant le jeu du propriétaire Katchaloff et du marchand de bien Grékoff, retrouve Hélène à Moscou, bien décidé cette fois-ci à l'impressionner, mène grande vie, devient plus que jamais le bouffon d'Hélène, se ruine, s'endette, fréquente les salles de jeu dans l'espoir de pouvoir payer ses dettes et même de faire fortune, perd. Et le lecteur se souvient qu'un jour, c'est le fidèle et dévoué Klim qu'il perd au

---

<sup>20</sup> Personnage féminin des Frères Karamazov

<sup>21</sup> Dostoïevsky, op. cit., pp.390-391.

jeu. Écoutons le nouveau propriétaire de Klim s'adresser à ce dernier ébahi par la nouvelle:

J'ai proposé de lui remettre sa dette. Il s'est entêté. Il a voulu que je te prenne en paiement. Une question d'honneur. C'est très beau l'honneur! Tu ne peux pas comprendre! 22

Pour conclure cette section, la folie érotique de Vissarion rejoint celle d'un autre désaxé des sens: celle de Dimitri Karamazov. C'est cette folie érotique qui en définitive le mène au désespoir le plus total, lequel, à son tour, le pousse à retrouver Stiopa et sa soeur qui, clandestinement réfugiés en Pologne, maintiennent le contact. C'est le désespoir qui nous fait retrouver Vissarion à leurs côtés dans Cent un coups de canon et l'a conduit entre temps à s'abandonner entièrement à eux:

Dire que, pendant des années, le remords a eu pour Vissarion ce visage de moujik au nez retroussé et aux cheveux blond de paille ... Stiopa, Ida, il s'est accroché à eux comme un noyé à une épave ... Ils l'ont écouté, ils l'ont grondé, ils l'ont aidé à revivre, à vivre. Avant il se disait libéral. Grâce à eux, il l'est réellement. Il sait enfin que le socialisme est plus qu'une croyance: un métier. Un métier dangeureux, méthodique, ingrat, qui ne rapporte rien, hormis la satisfaction d'aller à contre-courant. 23

Désespéré qui s'ignore, Vissarion va nous apparaître dans son rôle détestable d'imitateur vil. Dépotoir de la conscience de Stiopa, dont il représentera désormais le vice, Vissarion est à ce dernier ce qu'est pour un Ivan Karamazov

---

<sup>22</sup>Vol. I, op. cit., p.291.

<sup>23</sup>Vol. II, op. cit., p.144.



ce Smerdiakov<sup>24</sup> dont le seul nom dégage la puanteur. Vissarion devient ce singe que Stiopa traîne en laisse, derrière lui. C'est aux acrobaties et aux exhibitions de ce singe que nous allons assister plus loin mais tout de suite, d'abord, à ces applaudissements alors qu'il vient d'écouter Stiopa au cours d'une réunion politique: "Bravo, [...], voilà qui est parlé!"<sup>25</sup>

Dans la seconde partie de ce chapitre notre intention sera de mettre en évidence quelques manifestations, choisies à seules fins d'exemples, du singe de Stiopa. Signalons dès à présent que le singe tend à se dépasser, à se rebeller contre son maître, à vouloir mieux faire que lui, qu'il est agité de scrupules à l'occasion. Gageons qu'il souffre au cours des terribles retours de conscience qui attestent qu'il n'est pas tout à fait devenu un singe. Rappelons enfin, que c'est involontairement que Vissarion tue et que, couvrant vingt années, la période traitée débouche sur le bagne.

C'est toute la confiance et toute la sympathie du lecteur que Klim, retrouvé, a derrière lui, lorsqu'il nous rapporte ce qu'il voit et ce qu'il entend, notamment à propos de Vissarion:

Le bartchouk et Stépan Alexandrovitch ont été enthousiasmés par les paroles d'Emilien. Ils ont discuté des heures avec lui sur la façon dont la

---

<sup>24</sup>Personnage des Frères Karamazov.

<sup>25</sup>Vol. II, op. cit., p.154.

révolution pourrait se faire en Russie. Le jour choisi, les dizainiers et les centeniers rassembleraient leurs hommes, les conduiraient dans les bois et les prépareraient à assaillir les troupes régulières envoyées contre eux. Un régiment arrive, s'installe et, la nuit, nos gars tombent sur le camp, égorgent les officiers et gagnent les soldats à leur cause. Le bartchouk a décrit cela tellement bien que j'en avais la chair de poule! 26

Vissarion, pourtant, en une occasion, au moins, a eu l'intuition de ce qu'il fallait penser de ces réunions:

Cette journée de travail en plein air l'a épuisé. Et le discours de Plastounoff n'est qu'une resucée de ce qu'ils ont si souvent répété, l'un et l'autre, devant des auditoires d'ouvriers. Les mêmes mots, les mêmes gestes, les mêmes effets ... Des acteurs en tournée, jouant, dans un théâtre de province, une pièce à laquelle ils ne croient plus. Sans doute retrouverait-il un peu de conviction si c'était lui, et non Stiopa, qui haranguait les moujiks. 27

Pourtant la mort d'Ida lui donne à réfléchir:

Etait-ce la peine de courir en rond pendant dix ans à travers la Russie, de répéter cent fois, les mêmes harangues, de distribuer cent fois les mêmes tracts, de s'exiter à croire toujours davantage par peur de ne plus croire assez [...] pour en arriver à cette agonie nauséabonde dans une cabane de Nijny-Novgorod? 28

Il a des moments de lucidité aveuglante mais qui restent inutiles:

Vissarion sourit. Lui-même n'est-il pas un Bucéphale? Il a pris goût à la peur pendant ces longues années de lutte clandestine. Derrière son désir de rester aux côtés de Stiopa, se cache sans doute la sombre envie de dépasser sa vraie nature, de contraindre son vrai caractère. 29

---

<sup>26</sup>Ibid., p.249.

<sup>27</sup>Ibid., p.194.

<sup>28</sup>Ibid., p.258.

<sup>29</sup>Ibid., p.342.

Son hésitation, lorsqu'il se prépare à tuer le colonel Kern, ne met l'accent que sur l'intensité de son drame intérieur:

Il doit se répéter cent fois que sa mission est sublime, fascinante, surhumaine, que tel qu'il est, obscur et pauvre, il se présente comme le défenseur du droit méconnu, qu'il se dresse au milieu d'une nation d'esclaves pour dire non à la face du plus puissant, monarque du monde [...]. Héros et martyr tout ensemble, il va enfin goûter l'ivresse de l'immolation volontaire [...]. Ses dents s'entrechoquent. 30

Caricature navrante de l'Homme-Dieu, parce qu'il est plus que jamais l'esclave de lui-même, Vissarion plus que jamais est l'esclave de Stiopa.

Le lecteur n'est certainement pas près d'oublier ce tableau hallucinant d'horreur que lui laisse dans L'Eléphant blanc l'ex-bagnard évadé Vissarion dans les pâtisseries de la capitale. C'est en vain que nous épuiserions la liste des vices de ce septuagénaire incorrigible et gâteux: goinfre, menteur, voleur, envieux, mesquin, lubrique, voyeur, raciste "liberâtre", etc., etc. ... Vissarion "se défoule"; Vissarion prend sa "revanche" sur Stiopa. Dans cette troisième partie, nous nous bornerons à ne mettre l'accent que sur ce sentiment d'échec qui le poursuit, échec dont Vissarion, notons-le, rend Stiopa responsable, pour souligner ensuite son rôle de double infernal et révélateur de la conscience de Stiopa.

La réalisation de son destin lamentable ne suffit pas à lui montrer qu'il y a toujours un chemin du salut:

---

<sup>30</sup>Ibid., p.370.

A un moment donné, il a dû choisir entre plusieurs routes. Il s'est engagé sur l'une d'elles, au hasard. Et ce n'était pas celle qui lui était destinée. Marchant droit devant lui, il a rencontré les amis d'un autre, coiffé le chapeau d'un autre, accepté les idées d'un autre, cueilli les fruits d'un autre, habité les maisons d'un autre [...] Maintenant il est trop tard pour chercher un chemin de traverse. Une certaine logique l'a tué. 31

Ses altercations avec Stiopa nous conduisent à un constat éloquent de sa démente et de la conscience morale de Stiopa:

- Monstre! Vampire! gémit-il. Toute ma vie ... Tu as gâché toute ma vie! ...  
La tête inclinée, un sourire sacarstique aux lèvres, Stiopa tourne le bras dans le vide, comme s'il actionnait la manivelle d'un orgue de barbarie. Exaspéré par cette mimique insolente, qu'il observe entre ses doigts, Vissarion se découvre soudain, hausse le ton, cherche le mot qui blesse:  
- Ricane! ... Ricane tant que tu veux, mais les faits sont là! ... Personne à part moi, ne pourrait te supporter! ... Ta soeur Ida était une sainte! ... Mais elle-même se plaignait de toi! ... Tu l'as torturée!...  
Stiopa ne rit plus. Il a saisi un parapluie à demi terminé et marche, livide, sur Vissarion ... 32

Le lecteur se souvient de l'intervention providentielle de Klim dans cette circonstance fort pénible.

Avant de conclure effectivement, signalons, en passant, que la fascination de Vissarion pour Stiopa rappelle étrangement celle de Dostoïevsky lui-même pour celui qu'il appelait son "Méphistophélès", le conspirateur Spechnev (rappelons que la fréquentation de ce dernier lui a coûté le

---

<sup>31</sup>Vol. III, op. cit., p.45.

<sup>32</sup>Ibid., pp.120-121.

bagne et qu'il a par la suite écrit les Possédés). La folie érotique de Vissarion rappelle celle de Dimitri Karamazov, d'autre part. Vissarion, comme Dimitri Karamazov, c'est le désordre des sens, la folie faite chair et du même coup l'abîme, l'esclavage de soi-même. Laissant Dimitri derrière lui, c'est cet esclavage qui conduit Vissarion à un autre type d'esclavage, politique celui-là, non moins condamnable puisque dans les deux cas le désir d'une satisfaction terrestre ramène, et Vissarion, et Stiopa, à l'état de bêtes.

Représentant les tares de sa classe et ses préjugés, représentant, d'autre part, tous ceux qui vont "à contre-courant", la fonction de Vissarion dans le roman ne saurait se limiter là principalement. Dans son rôle de pitre, de singe, qui évoque Smerdiakov, Vissarion nous apparaît comme un révélateur. C'est la conscience morale criminelle de Stiopa qu'il matérialise, cette conscience dont Stiopa ne peut jamais se détacher, qui l'accable parce qu'elle crie sa responsabilité d'homme vis-à-vis de sa soeur notamment. Vissarion éclaire le personnage de Stiopa, prouve que ce dernier ne peut jamais véritablement se débarrasser de sa conscience, quel que soit son désir de l'étouffer. Obsession d'une conscience qui pèse lourd, Vissarion, dans son rôle de double infernal, incarne tout ce qu'il y a en Stiopa d'odieux à lui-même, de sale, d'inavoué, d'oublié, de bête. Il représente ce que Stiopa lui-même veut ignorer, son propre résidu, son propre dépotoir. Vissarion, c'est Stiopa qui se retourne contre Stiopa. Il représente la négation

de l'irresponsabilité spirituelle (annonce indirectement la responsabilité spirituelle), le châtement du libre penseur, de l'athée, de Stiopa. En établissant le contact entre l'idée et le fait, Vissarion montre que Stiopa n'est plus coupable d'un rêve mais d'un acte; que rien, absolument rien, ne peut justifier Stiopa aux yeux de Stiopa.

Si Vissarion, en tant que Vissarion, est le vice, s'il représente un public moutonnier imbécile, fasciné par les formules creuses, confondant liberté et arbitraire s' "il dit que le signe de croix arrête le progrès"<sup>33</sup>, représentant alors l'attitude athée, ce qui doit surtout nous frapper c'est l'étendue de son désespoir en tant qu'homme. Vissarion, croit dans l'Homme annonçant déjà un véritable progrès sur Stiopa: "Il aura beau faire, toujours l'homme comptera plus pour lui que la théorie."<sup>34</sup> Il annonce l'Homme dans le roman et déjà représente le désespoir de l'Homme qui, pris dans une situation historique chaotique, affirme son besoin de savoir où est la vérité et se trompe. Le désespoir de Vissarion est à la mesure de sa soif de spiritualité.

Plus qu'aucun autre personnage de roman Vissarion appelle sur lui, non pas la commisération méprisante d'un Stiopa qui a laissé tarir toutes les sources chaudes de

---

<sup>33</sup>Vol. I, op. cit., p.145.

<sup>34</sup>Vol. III, op. cit., p.143.

l'existence, mais la bonté de Klim. Vissarion "exige" Klim et avec Klim une liberté réelle. Vissarion "exige" l'abandon de ces formules creuses qui peuvent certes meubler la vie d'un crâne vide mais qui en définitive n'ouvrent pas l'intelligence. Vissarion exige ce type d'intelligence qui repose, non pas sur les lois implacables de la logique, sur les lois scientifiques sociales; il exige l'intelligence du coeur, du sentiment; celle de Dieu. Il y a fort à parier que si Henri Troyat nous a laissé avec l'impression qu'il chargeait trop la conscience du névrosé Vissarion c'est parce qu'il souhaitait décharger celle du lecteur d'abord.

### CHAPITRE III

#### KLIM

"Le premier secret appartient à Dieu, le second à l'homme, le troisième au diable!"<sup>1</sup>

Dès notre introduction, parce que nous quittons définitivement, avec ce nouveau chapitre, l'univers de la causalité, des lois physiques, pour entrer dans celui de l'irrationnel, du "deux et deux font trois", du mystère, de Dieu enfin, nous aurons recours à Henri Troyat lui-même à seule fin de rendre plus claire notre démonstration:

C'est grâce à la souffrance que l'homme se rapproche de l'inconcevable, de l'inaccessible, du miracle. C'est grâce à la souffrance qu'il se hausse au-delà de lui-même.

En fait, les chemins de la souffrance, les chemins de la liberté, conduisent soit à la découverte de Dieu, soit à la déification de l'homme. Le Dieu-Homme et l'Homme-Dieu. Nietzsche absorbe l'homme dans le surhomme, dans l'Homme-Dieu. Pour Nietzsche le développement du surhomme doit tuer tout ce qui est humain dans l'homme. Le surhomme n'est pas seulement un homme évolué. C'est une idole, c'est un Dieu en qui rien ne subsiste de son origine terrestre. Chez Dostoïevsky, en revanche, l'essence humaine s'harmonise avec l'essence divine. Dieu n'engloutit pas sa créature et l'homme ne s'abîme pas en Dieu. Dieu existe et l'homme existe. Ils sont protégés l'un de l'autre par un intermédiaire adorable: le Christ. Et la liberté de l'homme est peut-être une souffrance, mais au bout de l'épreuve, quelque abject et blessé qu'il soit, il tombe dans la lumière ineffable du Christ. 2

Dès 1940, Henri Troyat, nous avons de bonnes raisons de le penser, songeait déjà à Klim. Notre propos, dans ce chapitre, est de montrer que le seul véritable chemin de la

---

<sup>1</sup>Vol. II, op. cit., p.320. Paroles prononcées par un personnage anonyme.

<sup>2</sup>Dostoïevsky, op. cit., pp.246-247.



liberté dans Les Héritiers de l'avenir, est celui qui, passant par la souffrance, aboutit à la découverte du Dieu-Homme. C'est le Dieu-Homme que Klim inconsciemment recherche. C'est l'Homme-Dieu Vissarion qu'il suit. C'est le Dieu-Homme Dimitri qu'enfin il rencontre sur sa route. Dans la souffrance, toujours accepté de la part de Klim, il faudra voir une des "preuves" de sa liberté, menacée, certes, par l'Homme-Dieu Vissarion, mais qui ne cesse de s'affirmer paradoxalement au centre même de cette menace qui toujours pèse sur elle. La liberté de Klim ne saurait en aucun cas être démontrée. Seules ses manifestations peuvent nous servir de "preuves". C'est dans ces petits détails de la vie quotidienne de Klim (nous ne pouvons les retracer ici), qu'elle s'exprime le mieux, le cahier n'étant à jamais que la manifestation la plus visible de cette liberté. C'est avant tout dans l'immersion totale de Klim dans ces essences et humaine et divine que nous devons la voir. Nécessairement, dans cette étude, nous allons devoir nous baser sur des apparences, celles-là mêmes qui à l'occasion nous laissent l'impression que Klim s'éloigne de Dieu, et qui, il faut le dire, peuvent très facilement engendrer la confusion. En effet, rappelons que le tsar apparaît aux moujiks comme le représentant de Dieu, que Dieu apparaît, fort souvent, aux propriétaires nobles, comme un Dieu essentiellement "pratique", très intolérant, dont ils se servent, à l'occasion, pour justifier leur conscience, que Dieu enfin apparaît aux popes de l'église orthodoxe, sous tout autant de formes qu'il y a de popes. Les apparences

sont bien là, réelles pourrait-on dire. Pourtant, si Klim apparaît au lecteur être la première victime de ces apparences, n'oublions jamais que dans l'univers d'Henri Troyat, elles -mêmes sont voulues par Dieu. En d'autres termes, les apparences ne sont que des apparences; le destin de Klim avant de se présenter comme le résultat d'une confusion de sa part se présente d'abord comme l'expression de la volonté de Dieu. Le personnage principal du roman d'Henri Troyat, faut-il le dire, est Dieu. Parce qu'il est d'une discrétion remarquable, dans le roman comme dans la vie, nous ne l'approcherons bien sûr qu'avec beaucoup de prudence. Dans ce chapitre nous serons nécessairement amenés à montrer qu'en certaines circonstances, si Klim se laisse prendre à des apparences, ce n'est qu'apparemment aux yeux du lecteur, à qui, en dernier ressort, revient, nous ne l'oublions pas, le droit de décider. Certainement Henri Troyat lui-même ne saurait exiger et tout simplement souhaiter de la part du lecteur une foi qui se présenterait comme l'effet de son art. Pour cette raison nous nous interdirons d'interpréter d'une façon stricte ce geste de Klim qui, rappelons-le, entraîne la mort du colonel Kern car l'interprétation que le lecteur en donnera dépendra nécessairement du degré et de la nature de sa foi au départ. Devant obligatoirement faire figurer cet acte dans notre analyse nous l'insérons dans le cadre de cette section que nous réservons à l'étude de ce qui apparemment éloigne Klim de Dieu mais peut-être aurions-nous pu l'inscrire dans cet autre cadre où nous avons réuni les

événements qui apparemment l'en rapprochent. Aussi sujette à caution notre étude semble-t-elle parce que forcément subjective, elle n'en a pas moins pour mérite, croyons nous, d'essayer de rétablir la liberté de Klim dans sa vraie clarté. Dans cette étude du personnage de Klim présidera nécessairement le prémisses suivante: Dieu existe. En effet, Klim croit en Dieu. Dieu est, pourrait-on dire, la seule véritable "évidence sensible" dans la vie de Klim:

Comment peut-on croire en la vie et ne pas croire en Dieu? Sans doute suis-je trop bête pour le comprendre. Les messieurs eux, sont à l'aise dans toutes les contradictions. <sup>3</sup>

Nous ne devons jamais oublier pour cette raison que, si Klim est le serf de Vissarion, son seul et véritable maître est Dieu. Ces évidences sensibles qui nous amèneraient à considérer Klim comme le serf de Vissarion ne peuvent dès lors nous servir de preuves que dans la mesure où elles établissent la soumission et en même temps l'engagement volontaire et instinctif de Klim vis-à-vis de Dieu. Nécessairement nous devons nous placer dans une optique extrêmement particulière: celle de la foi. Dans l'exacte mesure où le lecteur, oubliant notre prémisses, clairement posé, s'écartera de cette optique, il éprouvera du même coup le sentiment désagréable d'être mystifié. A la fois auteur et victime de sa propre mystification le lecteur oublieux, ou résolument Incroyant, ne saurait en aucun cas imputer principalement à l'art d'Henri Troyat l'origine de son

---

<sup>3</sup>Vol. III, op. cit., p.24.

malaise. En effet, lorsqu'un écrivain chrétien fait admettre par l'un de ses personnages l'existence de Dieu ce n'est jamais dans le désir de mystifier le lecteur mais bien plutôt dans celui de lui faire sentir qu'il existe une réalité d'ordre spirituel supérieure à celle qui se cantonne strictement à l'intérieur de l'univers des lois physiques et sociales, de la raison et de la logique pures, univers cher à Stioipa.

Notre propos dans cette étude est de montrer que pour Henri Troyat au moins, sinon au lecteur, la liberté de Klim, chrétienne d'abord, définitivement dégagé du cadre restrictif des lois de la contradiction, se rapproche très sensiblement de la liberté, de la *V*érité, de la vérité tout court qu'illustrera parfaitement Dimitri Tarkhanoff plus tard et dont se sont résolument éloignés Stioipa le socialiste athée et son singe Vissarion, à leurs dépens, comme nous avons pu le constater.

C'est un effet de l'art d'Henri Troyat qu'en maintes circonstances Klim apparaît à ceux qui croisent sa route dans le roman, et au lecteur lui-même, nettement plus naïf, plus aveugle et à l'occasion plus fataliste qu'il ne l'est vraiment en réalité. Notre propos est de nous pencher sur cette naïveté, cet aveuglement, ce fatalisme de Klim, faisant ainsi un tour rapide de sa personnalité. Apparemment ils reposent sur ceci: Klim suppose, par exemple, son barine et le bartchouk bien meilleurs qu'ils ne sont en réalité, semblant oublier, ce faisant, que si le bien et le mal se partagent le coeur de toute la créature c'est à des degrés divers: -

On ne peut rêver un meilleur barine. J'ai eu beaucoup de chance de naître sur sa terre. Je me le répète chaque jour en priant Dieu pour lui et pour le bartchouk.<sup>4</sup>

Immédiatement après cette profession de foi, au début du paragraphe suivant, nous trouvons: "Sans le bartchouk, d'ailleurs, peut-être qu'il m'aurait vendu."<sup>5</sup>

Dans une autre circonstance Klim note dans son cahier encore:

Le bartchouk a parlé des serfs avec beaucoup de générosité. Il a tellement de coeur! Seulement tout ce qu'il raconte est faux.<sup>6</sup>

Nous devons nous demander si la naïveté de Klim n'est pas la clairvoyance du chrétien. Considérée sous ce rapport Klim ne paraît naïf qu'à l'incroyant qui ne sait pas que le Dieu de Klim est avant tout un Dieu miséricordieux devant lequel nous serions tous égaux dans le mal et qui pour cette raison ne saurait tenir un compte détaillé d'une échelle du vice chez chaque être en particulier. Klim dans un seul souffle, notons-le dès à présent, nous égare pour nous indiquer ensuite avec une discrétion extrême, qui s'accommode fort bien de son ton catégorique, la porte de sortie. Voici un autre cas. C'est du bartchouk encore qu'il s'agit:

On dirait le Christ en brun. Mais dans ce visage régulier, les yeux ont un regard d'inquiétude et d'intolérance qui n'est pas du tout celui du Sauveur sur les icônes.<sup>7</sup>

---

<sup>4</sup>Vol. I, op. cit., p.12.

<sup>5</sup>Loc. cit.

<sup>6</sup>Vol. I, op. cit., p.56.

<sup>7</sup>Vol. II, op. cit., p.271.

Passons maintenant à ce fatalisme chez Klim dans lequel le lecteur, qui est du vingtième siècle, a trouvé quelques traces inquiétantes d'immobilisme et de traditionnalisme rétrogrades (on ne saurait lui en vouloir):

... plus de grands et plus de petits, plus de blonds et plus de bruns, plus d'intelligents et plus de sots, poursuit Klim. Vous êtes tous fous, ou quoi? Les barines sont comme ils sont. De naissance. Et nous sommes comme nous sommes. De naissance aussi. Les uns sont faits pour commander, et les autres, pour plier. Si vous n'êtes pas contents, plaignez-vous à Dieu. Lui seul a décidé de la place de chacun. Est-il raisonnable, pour un crapaud, d'envier l'hirondelle qui vole par-dessus les terres et les mers? Que ça te plaise ou non, si tu es un crapaud, tu n'auras jamais d'ailes, autrement qu'en rêve! 8

Rappelons brièvement les circonstances qui entraînent ces propos de Klim, lesquels ne sont pas gratuits. C'est au cours d'une discussion qui réunit un certain nombre de domestiques autour de la délicate question de leur émancipation prochaine que Kouzma, se faisant le porte-parole de ceux d'entre ses compagnons qui interprètent à leur façon les nouvelles idées libérales, préconise l'application immédiate de mesures efficaces: "Supprimer les barines." A Klim qui lui demande comment Kouzma répond:

Comme ça! plus de barines et plus de moujiks, plus de riches et plus de pauvres. 9

Notons, encore une fois, que Kouzma n'est pas un cas isolé. Dans une autre circonstance Vassia nous exposera d'une façon analogue ses idées au sujet de la liberté:

La liberté, c'est n'avoir pas de maîtres, ne jamais travailler et manger quand même à sa faim. 10

---

<sup>8</sup>Vol. I, op. cit., pp.163-164.

<sup>9</sup>Ibid., p.163.

<sup>10</sup>Vol. II, op. cit., p.194.

Dès lors, Klim est de ceux qui empêchent ces extrêmes solutions que l'influence des idées libérales entraînent chez des esprits surchauffés. Pour Klim le crapaud vaut l'hirondelle, le serf, le maître. La liberté pour lui réside dans l'égalité, mais l'égalité devant Dieu, non pas devant un petit groupe d'hommes qui se constituant en cour suprême, se poserait en juge des actions de tous les autres et prétendrait leur indiquer la voie de la liberté. Klim, inconsciemment et involontairement semble-t-il, se présente comme le gardien de ce qu'il y a dans l'homme de meilleur et qui participe déjà de l'essence divine. Klim défend les véritables valeurs, humaines celles-là, non pas chimériques.

Klim, en effet, est de ceux qui prennent le temps de s'arrêter pour observer ce qui se passe autour de lui et en tirer des conclusions. Son "fatalisme" est beaucoup plus apparent que réel, son réalisme beaucoup plus évident que son "fatalisme" lorsqu'on se souvient que Klim ne raisonne jamais sur des idées (il ne saurait le faire), mais sur des faits:

Plus j'avance dans la vie, plus je comprends que, dans les cas graves, c'est une bénédiction pour le moujik d'avoir un maître qui décide à sa place. <sup>11</sup>

Dans quelles circonstances s'insèrent ces conclusions de Klim? Il vient de constater que dans un cas particulier, trop long à rappeler ici, l'absence d'autorité peut très facilement entraîner une anarchie préjudiciable à ce qui seul peut unir

---

<sup>11</sup>Vol. I, op. cit., p.15.

les hommes: le ciment de la fraternité. S'identifiant naturellement avec ceux de sa condition d'abord, c'est à partir d'un autre cas très précis que nous le voyons dans le cahier, après le manifeste, tirer de nouvelles conclusions fort logiques et fort réalistes:

J'étais triste de voir cette discorde parmi des gens de notre condition. Evidemment avant le manifeste, personne ne recevait rien, sauf un petit cadeau par-ci par-là et de cette façon il n'y avait pas d'envieux. A présent chacun d'entre nous sait à quel prix notre barine l'évalue. Et la différence de traitement nous tourne le coeur. On ne peut pas tout. C'est parce que nous étions serfs que nous étions égaux. Maintenant que nous sommes libres il est normal que notre barine paye mieux ceux dont il est content. La liberté c'est la fin de l'égalité. J'ai essayé de l'expliquer, avant le dîner, aux autres domestiques. Seulement ils ne comprennent pas les idées. 12

Le lecteur se souvient que, dans ce cas, la jalousie a amené les domestiques à se soupçonner l'un l'autre et que l'atmosphère générale causée par la différence des traitements était fort pénible à supporter. On comprend d'autre part que c'est à la "liberté" des idées libérales que Klim fait allusion et à l'égalité devant Dieu toujours, la seule qu'il puisse envisager. S'augmentant d'une dynamique propre, le réalisme de Klim, qui se présente essentiellement comme une conséquence de sa croyance en Dieu et en l'homme, va jusqu'à dénoncer en une autre circonstance le charlatanisme des mots auxquels lui-même à l'occasion succombe:

Mais peut-on en vouloir à ces hommes incultes de se rebiffer devant le jargon juridique du statut? N'a-t-on pas tout fait depuis des siècles, pour les empêcher de comprendre la chance qui leur est offerte?<sup>13</sup>

---

<sup>12</sup>Vol. II, op. cit., pp.32-33.

<sup>13</sup>Ibid., p.72.



Klim vient de constater que les moujiks ne comprenaient pas le terme "en jouissance perpétuelle", que c'est à partir des mots, de l'intellectualisme, de l'hermétisme qu'ils recouvrent que naissent ces situations absurdes auxquelles il a assisté.

Miroir d'une situation historique chaotique, la confusion de Klim, à l'occasion, se présente comme le résultat naturel de l'action des mots vides de sens et meurtriers, dont font grand cas législateurs et révolutionnaires, sur une conscience qui n'est plus seulement celle de Klim mais celle de tous les serfs auxquels il s'associe et qu'il connaît fort bien puisqu'il partage leur existence quotidienne:

Je ne comprends plus rien. Trop de hautes intelligences discutent de ce problème. Leurs avis se contredisent [...] Au fond, chacun l'attend avec impatience cette réforme, le barine et le serf, et tous en ont un peu peur, parce que personne ne sait ce qu'il en sortira. Même pas ceux qui écrivent les lois, je suppose. 14

C'est tout à fait involontairement que Klim, à travers sa confusion, à la suite de troubles conduisant à la violence, troubles immédiatement provoqués par les étudiants de l'université de Moscou, fait ressortir à la fois l'impuissance des lois et des "représentants de l'ordre" à faire le bonheur des hommes et également l'incapacité de ceux-là qui se dressent contre "l'ordre établi" à savoir où réside ce bonheur qui se situerait en dehors de Dieu:

Moi je ne comprends plus. Il y a quelques mois, tout le monde était content de ce manifeste. Maintenant, tout le monde le critique. Pourtant la loi n'a pas changé. On distribue de la terre aux moujiks comme le tsar l'a promis. Ce n'est pas toujours de

---

<sup>14</sup>Vol. I, op. cit., p.255.

la bonne terre, mais c'est mieux que rien. A mon avis, les gens ne savent plus ce qu'ils veulent. On leur fait un cadeau, et au lieu de dire merci, ils disent: encore. 15

C'est encore à une de ces conclusions qui s'imposent que l'amène dans L'Eléphant blanc la considération de l'épisode de Srétensk:

"... oui, mais la liberté, la liberté! ..." répétait le bartchouk avec un air d'homme qui a soif. Je me disais, moi, que cette liberté dont il avait tant envie, c'était une illusion qui lui avait déjà coûté cher. On court après, on s'essouffle, on l'attrape enfin, et c'est du vent. Ou que nous allions, il faudrait travailler pour vivre, obéir à quelqu'un, marcher droit, craindre le gendarme. Alors à quoi bon changer? Je l'ai expliqué un soir à Vissarion Vassiliévitch et à Stépan Alexandrovitch. Ils m'ont traité de soliveau. 16

Très rapidement nous illustrerons maintenant dans ce qu'elle a de plus visible cette autre liberté, la seule véritable, celle de Klim, présente dans le roman tout entier. Dès le début elle s'impose tendant à nous prouver que c'est sur terre que le paradis commence:

Je suis si bien dans ma niche, sous l'escalier!  
J'entends le barine et le bartchouk qui marchent  
au-dessus de ma tête — Ma vie est dans leur vie.  
Tout ce qu'ils font tout ce qu'ils disent passe à  
travers moi. 17

Au sein même de sa condition de serf elle inonde Klim de son éclairage bienheureux. Klim ignore les barrières artificielles sociales et les murs mêmes, ceux-ci réels et concrets, des prisons les solides:

---

<sup>15</sup>Vol. II, op. cit., p.91.

<sup>16</sup>Vol. III, op. cit., p.159.

<sup>17</sup>Vol. I, op. cit., p.35.

Il lui faut une règle pour être heureux. Comme aux moines. Délivré de la liberté. Soulagé du souci de choisir. Réduit à n'être qu'un objet entre des mains étrangères. 18

Dans la vie quotidienne de Klim, c'est dans une bonté essentiellement active que sa liberté s'emploie: "J'ai acheté une icône pour le bartchouk."<sup>19</sup> Si, pour finir, la véritable liberté est d'abord liberté d'expression, activité de jeu, évocation, ignorance de l'échec que trahit le monde de l'action, Klim joue continuellement grâce à son cahier. Le cahier arrête la fuite du temps d'autre part, appartient au passé, au présent et au futur à la fois:

C'est très agréable de recopier en les arrangeant les notes du vieux cahier. Je change un mot par-ci par-là, j'ajoute une phrase, un souvenir en appelle un autre, le récit s'allonge, je me perds dans le passé, je ne suis plus à Paris, mais à Moscou, à Saint-Petersbourg, à Nijniaïa — Klara, avec le bartchouk et le pauvre Stépan Alexandrovitch — que Dieu ait son âme! ... 20

Pour conclure cette section, Klim, porte-parole de la pensée d'Henri Troyat, prouve l'échec lamentable des "emmurés sociaux" qui, limités à eux-mêmes, s'efforcent d'eriger des barrières entre chaque homme. Klim annonce le triomphe de la véritable liberté, de la fraternité qui unit tous les individus, de l'intelligence du sentiment, du coeur, de Dieu sur une intelligence de type secondaire, celle-là, celle des raisonneurs glacés. Indirectement, il dénonce cet orgueil

---

<sup>18</sup>Vol. II, op. cit., p.389.

<sup>19</sup>Vol. I, op. cit., p.144.

<sup>20</sup>Vol. III, op. cit., pp.198-199. -

qui dérobe les intellectuels aux clartés supérieures et à la vérité; attire l'attention du lecteur sur le personnage principal du roman: Dieu. La doctrine de Klim est extrêmement simple: c'est une doctrine d'amour et de joie. Sa personnalité est particulièrement séduisante parce que convaincante, remarquablement forte. Ce faible dompte les forts. Le lecteur se souvient qu'en plusieurs circonstances, efficacement assisté par le colère providentielle du juste, Klim administre à quelques caractères forts les corrections qu'ils méritent et dont ils se souviendront. C'est par ailleurs un silence très révélateur qui souvent accueille les propos de Klim lorsqu'il parle aux autres domestiques. Très révélateur également le fait que Klim est reconnu par des âmes simples comme celle de la blanchisseuse Stéphanida: "C'est bien vrai ce que tu dis là."<sup>21</sup> Evidemment, comme on le verra, ce qui fait la force de Klim fait du même coup sa "faiblesse".

En donnant au lecteur la très nette impression que Klim ignore sa propre liberté, notons dès à présent qu'Henri Troyat semble poser une question fort importante. La liberté, la véritable liberté, n'est-elle pas d'abord cette liberté qui sait se taire, qui appartient aux humbles?

Dans le déchirement moral de Klim il faudra voir, dès à présent, l'aboutissement normal des activités criminelles

---

<sup>21</sup>Vol. I, op. cit., p.164.

du calculateur glacé Stiopa et de Vissarion son singe, sur une âme qui s'égaré, certes, mais qui reste curieusement pure et intacte. Il faudra y voir l'indépendance d'une âme qui n'aspire qu'à appartenir à la condition humaine et à Dieu, ne sait vraiment bien les affirmer que dans l'épreuve. Le personnage principal du roman, dont nous avons déjà parlé, n'a de la sévérité que l'apparence au total. Il est avant tout miséricordieux. Il est avant tout pour les humbles dont fait partie Klim. C'est Lui qui met fin pour finir aux tortures morales de Klim mais toujours Lui encore qui expédie Stiopa et Vissarion au bagne. Le lecteur se souvient qu'en effet c'est à la suite d'une "erreur" commise par Klim que ces derniers sont arrêtés par les services secrets du tsar. Il n'y a pas vraiment d'erreur. Le déchirement de Klim ne fait qu'annoncer la déroute des déséquilibrés du socialisme et Klim, lui-même, c'est le châtement, juste celui-là, de Stiopa et de Vissarion. Pour Dieu, vingt années de travaux forcés, en Sibérie, ne sauraient, semble-t-il, être une punition excessive pour le seul véritable crime: celui d'athéisme et de négation de la condition humaine. Vingt années de travaux forcés donnent le temps de réfléchir, de s'amender. Le tsar lui-même n'a été qu'un agent de Dieu en cette circonstance particulière.

Il y a chez Klim une dose de naïveté indéniable mais cette naïveté particulière reste particulière en ce sens qu'elle se présente comme l'effet, d'une part, de l'attitude quasi superstitieuse du moujik ignorant vis-à-vis de ceux

---

que Klim appelle lui-même les "messieurs" et de leurs idées; de sa candeur naturelle, d'autre part, laquelle se double fréquemment, à l'occasion, du zèle, qui mène fort loin, de ces catéchumènes nouvellement convertis, des premiers temps de la chrétienté:

Il faudrait faire un cercle d'amour autour du barine pour le garder en vie. Si tous les moujiks se serraient contre lui, la poitrine tournée vers l'extérieur aucune flèche ne pourrait l'atteindre. Or, ils ont plus peur de mourir que de le voir mourir, lui. Jusqu'où ne se hausse pas l'égoïsme quand la sottise le seconde! 22

Que Vissarion, en prenant la relève de son père, exploite Klim abusivement ne surprend en rien le lecteur: "Il est trop balourd pour mentir."<sup>23</sup> C'est à partir d'une estimation incorrecte et fatale, semble-t-il, des desseins imprévisibles de quelque Dieu païen celui-là, que s'amorce "la descente aux enfers" de Klim qui brûle, rappelons-le, de s'employer activement au service de celui qui lui a été confié par son maître:

Evidemment il est regrettable que tout cela se fasse contre la volonté du tsar. Mais le tsar est trop haut, trop loin pour que l'on sache au juste ce qu'il désire. Ce n'est donc pas au tsar qu'il faut que lui, Klim, obéisse, mais à l'autorité la plus proche de lui, c'est-à-dire au bartchouk. Il doit porter les idées du bartchouk comme autrefois il portait sa livrée. Sans réfléchir. Sans discuter. 24

C'est dans l'identification de Klim avec la cause des révolutionnaires que s'expriment les "progrès" de Stiopa mais

---

<sup>22</sup>Ibid., p.118.

<sup>23</sup>Ibid., p.156.

<sup>24</sup>Vol. II, op. cit., p.148.

dans les doutes de Klim que s'exprime toujours l'impuissance véritable de Stiopa, à l'occasion:

Bien sûr, le bartchouk et ses amis ont raison. Mais je me demande parfois s'il y a des gens vraiment libres dans le monde. Même le tsar n'est pas libre puisqu'il croit en Dieu. On est toujours toujours le serf de quelqu'un — La liberté, c'est peut-être tout simplement la servitude des orgueilleux ... 25

Se présentant comme le compte rendu des activités imbéciles du groupe le journal de Klim inquiète parfois le lecteur sur sa direction future:

Nous n'organisons plus de réunions de propagande pour les paysans. Non, nous recevons en secret des révolutionnaires et nous discutons avec eux "théorie et pratique". 26

Toujours présent chez Klim, l'Homme pourtant, en certaines circonstances, semble céder le pas à la méfiance qui le renie: "J'ai dit au bartchouk qu'il ne fallait pas se fier aux moujiks."<sup>27</sup> C'est l'influence des idées socialistes de Stiopa qui l'amènent, à l'occasion, à utiliser un vocabulaire qui n'appartient pas véritablement à son registre:

Vraiment j'ai honte quand je pense que des maîtres aussi gentils et instruits perdent leur temps avec la racaille. 28

Perdant de vue l'Homme que représente Fadeï, en une circonstance, Klim va jusqu'à se faire le perroquet des idées de Stiopa leur

---

<sup>25</sup>Ibid., p.174.

<sup>26</sup>Ibid., p.253.

<sup>27</sup>Ibid., p.234.

<sup>28</sup>Ibid., p.247.

donnant toutefois une résonance biblique qui, notons-le, change le sens de ces idées:

... nous aussi, nous finirons par nous unir comme ces ruisseaux. Et notre poids nous entraînera. D'autant plus vite que nous serons plus nombreux. Et il ne sera plus question pour nous de revenir en arrière, ni de changer de direction. L'eau choisit toujours, tu le sais, la ligne de plus grande pente.<sup>29</sup>

C'est dans l'inconscience la plus totale, semble-t-il, de son geste, qu'il se fait l'instrument de l'Inhumain lorsqu'il transporte de la dynamite:

Tout à coup il est fier d'avoir été choisi pour cette mission. Existe-t-il rien de plus agréable au monde que d'exécuter un ordre à l'entière satisfaction du maître? <sup>30</sup>

C'est dans le doute le plus complet sur lui-même que le plonge cet autre geste par lequel il met fin aux jours du colonel Kern: "Il se sent coupable mais ne parvient pas à savoir ce qui s'est passé au juste dans sa tête, lorsqu'il a incliné la fiole de médicament au-dessus du verre"<sup>31</sup>(Sans vouloir l'interpréter à notre tour contentons-nous de rappeler au lecteur que Klim aime Kern, que Kern est condamné par les médecins, qu'il souffre et que seule sa disparition immédiate peut éviter un véritable carnage). Le déchirement de Klim, avant son arrestation est de la pire sorte. Il est incommunicable:

Klim se demande s'il ne devrait pas se confesser à cet homme de Dieu. Mais pourrait-il lui dire qu'il a aidé le colonel Kern à mourir? Personne, hors du groupe,

---

<sup>29</sup>Ibid., p.226.

<sup>30</sup>Ibid., p.271.

<sup>31</sup>Ibid., p.373.



ne doit le savoir. C'est un ordre du bartchouk. Deux semaines déjà qu'ils ont quitté Saint-Pétersbourg et la faute devient, de jour en jour, plus difficile à porter. 32

Pour conclure cette section, Dieu est juste puisqu'il expédie Stiopa et Vissarion en prison puis en Sibérie. Dieu est clément puisqu'il permet à Klim, une fois arrêté, de retrouver la paix de son âme:

Celui qui conservera sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie, à cause de moi, la retrouvera. 33

C'est dans le roman même, comme nous l'avons vu, que Klim meurt et ressuscite mais c'est au-delà du roman qu'il ressuscite surtout. C'est magistralement que Klim-Troyat illustre dans L'Eléphant blanc ce verset de l'Évangile que nous trouvons déjà cité dans le Dostoïevsky: "Je vous le dis, en vérité, si le grain de froment tombé en terre ne meurt pas dans la terre, il restera seul, et s'il meurt il portera beaucoup de fruits."<sup>34</sup> La liberté de Klim rappelle et justifie celle du Dieu-Homme, du Christ:

... Et, cependant, le véritable mystère du Christ est le mystère de la liberté. Le calvaire n'est là que pour affirmer la parfaite indépendance de son choix. La vérité divine crucifiée, humiliée, déchirée, couverte de pus, de crachats ne s'impose pas à l'homme. L'homme ne croit pas à cause de "cela", mais malgré "cela". L'acte de foi devant ce mort est parfaitement libre. Et c'est à cette foi libre, incompréhensible, inadmissible logiquement, que Dostoïevsky nous convie.<sup>35</sup>

---

<sup>32</sup>Ibid., p.378.

<sup>33</sup>Dostoïevsky, op. cit., p.312. Paroles de la Bible citées par Henri Troyat.

<sup>34</sup>Ibid., p.315.

<sup>35</sup>Ibid., p.401.

C'est à cette foi libre, incompréhensible, inadmissible logiquement que Klim-Troyat nous convie. Klim-Troyat rend à l'homme ce dont, en tous temps, mais particulièrement en des temps déchirés, il a le plus besoin: l'espoir.

Ce sont des Stiopa qui rendent impossible la victoire du peuple parce qu'ils n'ont pas compris en condamnant des Dimitri que la victoire du peuple était en même temps celle du Christ. Klim, lui, a su comprendre le message de Dimitri:

Dimitri dit qu'il "fait son miel avec les fleurs du Christ comme avec celles de Marx." Cette expression a le don d'exaspérer Stépan Alexandrovitch. Klim voudrait la retenir comme devise de sa propre vie. <sup>36</sup>

C'est à la lumière de cette devise que peut s'expliquer le destin de Klim. Son amitié pour Dimitri n'est qu'une des formes d'expression de sa foi comme nous le prouvent ses réflexions:

En voilà un qui réconcilierait Klim avec le socialisme. Il est la preuve vivante qu'on peut vouloir à la fois la victoire du peuple et celle du Christ. Tout ce qu'il a expliqué l'autre jour à Vissarion Vassiliévitch et à Stépan Alexandrovitch, Klim l'a compris. Alors qu'il ne comprend pas toujours ce que Vissarion Vassiliévitch et Stépan Alexandrovitch veulent dire lorsqu'ils parlent de la révolution et de la société future. <sup>37</sup>

La placidité de Klim triomphe des colères souvent démentielles de Vissarion. Le masque des apparences finit toujours par tomber devant le juste, à sa grande surprise parfois:

Klim s'étonne de n'être pas davantage affecté par cette colère. Pour la première fois de sa vie peut-être les

---

<sup>36</sup>Vol. III, op. cit., p.146.

<sup>37</sup>Ibid., p.145.

reproches du bartchouk ne suffisent pas à le convaincre de sa faute. Comment lui, un ancien moujik, ose-t-il s'obstiner dans son idée, face à des hommes qui lui sont tellement supérieurs? Il a même envie de discuter avec eux. 38

Les justes, comme Dimitri, arrivent, les justes s'en vont, souvent condamnés par des Stiopa, mais leur lumière reste:

Reproche-lui tout ce qu'il te plaira, mais ne le traite pas en ennemi. Il a un rayon sur le visage. Il pense comme toi, comme vous, mais avec la lumière de Dieu en plus. Les filles de Znamenskoïé disaient qu'un bouquet n'est pas beau quand toutes les fleurs sont pareilles. Pourquoi veux-tu, toi, que toutes les âmes se ressemblent? Les hommes de conscience peuvent être unis en une seule gerbe et tourner la tête chacun à sa façon vers le soleil. 39

Dieu, pourtant, n'existe à jamais, que pour ceux qui savent voir:

Il a toutes sortes de déguisements, Dieu, pour n'être pas reconnu. Parfois tu crois serrer la main d'un socialiste, d'un athée, et c'est la main de Dieu que tu serres ... J'aurais aimé parler de tout cela avec Dimitri Savélitch Tarkhanoff. Mais ils l'ont renvoyé. Parce qu'il n'avait pas les mêmes idées qu'eux. Quel mal les hommes se font avec des idées! 40

La liberté, la véritable liberté est en puissance dans le dévouement, dans l'humilité de ce domestique qui chez son maître a su découvrir, de "l'or sous de l'ordure"<sup>41</sup>:

Puis il se rappelle tout avec une précision blessante. Désormais il ne sert plus à rien. Peut-être est-ce là, se dit-il, la véritable émancipation du serf? Mais—Dieu me pardonne!—Une telle liberté est pire que l'esclavage! Débarassé de tout lien, on ne doit

---

<sup>38</sup>Ibid., p.154.

<sup>39</sup>Ibid., p.155.

<sup>40</sup>Ibid., p.184.

<sup>41</sup>Mots employés par Dostoïevsky, cités par Henri Troyat. Dostoïevsky, op. cit., p.166.

plus savoir pour quoi vivre. Il faut aimer quelqu'un plus que soi-même pour supporter le poids des jours et la fatigue de la chair. Aucune révolution ne changera ce besoin de dévouement qui habite le coeur de l'homme. D'ailleurs il n'y aura pas de révolution. Vissarion Vassiliévitch l'a dit avant de mourir. 42

C'est pour finir dans la foi rude et primitive de ce moujik dont les mains savent s'occuper et dont l'esprit, après la disparition de Vissarion, est mort, que s'inscrit la vérité:

Ses mains travaillent hors de sa volonté. Elles savent mieux que sa tête ce qu'il faut faire. Sa tête est vide pour toujours. 43

Perdu dans un pays dont il ne comprend pas même la langue (Klim ne connaît que quelques mots de français), le lecteur, pourtant, qui se souvient du récit de la résurrection de Lazare, dans l'Évangile selon Saint-Jean, ne saurait vraiment s'inquiéter sur le sort de Klim: "Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra: et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours."<sup>44</sup> En retournant à ses parapluies, à la fin du roman, c'est pour le travail et ses vertus régénératrices que Klim opte. Il opte pour la vie et non pour une contemplation passive de son sort. Son simple geste annonce sa "résurrection".

---

<sup>42</sup>Vol. III, op. cit., p.265.

<sup>43</sup>Ibid., p.266.

<sup>44</sup>Verset cité par Henri Troyat. Dostoïevsky, op. cit., p.265.

Pour conclure, Klim nous rappelle l'élève du staretz Zosime, Aliocha Karamazov. Aussi exceptionnel soit-il Klim a le mérite d'être ancré dans le réel. Nous le voyons manger et dormir; nous le suivons dans les plus petits détails de sa vie quotidienne. D'autre part, il a le mérite de ne pas promener autour de lui ce halo de sainteté trop évident sur les images pieuses (le lecteur se souvient que Klim n'a fait aucun voeu de chasteté, qu'il n'est pas chaste). Sa liberté n'est plus une liberté mineure mais finale. En effet nos conclusions sur Klim rejoignent en partie celles-là mêmes d'Henri Troyat dans son Dostoïevsky, conclusions amenées par l'étude de Crime et Châtiment:

En somme, entre les murs de la morale officielle existe la liberté de choisir le bien. Cette liberté mineure suppose la possibilité du péché. On pourrait faire le mal, mais on s'en abstient parce que "c'est défendu", parce qu'on risque "un châtement", "la prison", "l'enfer". Ceux qui méprisent les leçons de ces guides bêtes, ceux à qui ces recettes de cuisine spirituelle donnent la nausée, les penseurs, les forts, ceux-là franchissent le mur. Et alors ils se trouvent dans le domaine de la liberté seconde, de la liberté finale. Ils ne font plus le bien pour obéir à une règle apprise dès leur enfance, ils ne craignent plus le mal à cause des représailles terrestres ou célestes, ils font le bien ou le mal suivant leur propre volonté, suivant leur instinct. Les uns se prennent pour des surhommes et se cassent les reins dès leurs premières expériences. Les autres découvrent la douceur de faire le bien pour le bien. Ce bien libre, ce bien sans nécessité, ce bien par pur amour, les amène imperceptiblement dans le sillage de Dieu et les sauve. 45

Klim représente l'homme qui fait le bien pour le bien. La liberté de Klim, qui s'inscrit dans le contexte de la souffrance, de la morale, est réelle car déjouant ces apparences,

---

<sup>45</sup>Ibid., p.266.

sur lesquelles nous avons dû nécessairement nous baser dans cette étude, elle repose sur le "malgré" et non pas sur le "à cause de". C'est une liberté qui nie les constructions artificielles, bouscule toutes les évidences sensibles, passe outre au veto des lois scientifiques, pense et conçoit au-delà des bornes du chiffre et de la matière, affirme l'étincelle divine de la pensée, tient instinctivement compte de l'enseignement du Christ et de ses actes sur terre. Sa liberté annonce le Dieu-Homme Dimitri et justifie la venue du Christ sur terre. Klim, en effet, représente tous ceux qui justifient le don que nous a fait Dieu de son fils, tous ceux qui rappellent le Christ à la mémoire de la conscience universelle des hommes. Sa liberté est celle d'une conviction qui emporte tout sur son passage, rassure, affermit l'homme en lui rendant la conscience calme et solitaire de sa force. Aussi exceptionnel soit-il, le moujik Klim représente dans le roman, dans l'Histoire, dans la vie, tous ceux qui parmi les moujiks ignorants restent près de Dieu même si, à l'occasion, ils tuent, se laissant secouer alors par les événements, égarer par l'histoire. Ils seront pardonnés. Klim représente tous ceux qui, non contaminés encore par le "progrès", ont conservé en eux une foi rude et primitive en Dieu, laquelle ne s'alourdit jamais de rites étranges et de mystères extra-bibliques. Il représente l'Homme dans sa permanence. Il représente ces simples qui ont une connaissance intuitive de l'Evangile.

Les "héritiers de l'avenir" (faut-il le préciser?), ce ne sont certainement pas les experts de la dynamite ni ses

manipulateurs (quand bien même ceux-ci aspirent à "sauver l'humanité" et surtout précisément, lorsqu'ils entendent "sauver l'humanité"). Les "héritiers de l'avenir" ne sauraient d'autre part, pas même être ceux-là qui écrivent des traités qui en principe "doivent péter à la figure du lecteur" (pour nous contenter strictement des expressions verbales de Stioipa). Ce ne sont ni des Herzen, ni des Bielinski ni ceux qui érigent des statues au Dieu de Nietzsche et à la vérité soi-disant "trionphante". Ironiquement, Stioipa, quant à lui, est bien le dernier personnage du roman à mériter cet héritage qu'il revendique avec aplomb pour lui-même et qui n'a été promis par Dieu qu'aux humbles, aux dévoués, aux discrets. Les véritables "héritiers de l'avenir" ce sont ceux auxquels font allusion les disciples et apôtres Pierre<sup>46</sup>, Luc<sup>47</sup>, Matthieu<sup>48</sup>, Marc<sup>49</sup>, les épîtres "aux Hébreux"<sup>50</sup>, "à Tite"<sup>51</sup>, et "aux Romains"<sup>52</sup> parmi

---

<sup>46</sup>La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'école biblique de Jérusalem (Paris: Les éditions du Cerf, 1961). Titre du passage: "Le salut des chrétiens", p.1599.

<sup>47</sup>Ibid. Titre du passage: "Récompense promise au détachement", p.1379.

<sup>48</sup>Ibid. Titre du passage: "Récompense promise au détachement", p.1315.

<sup>49</sup>Ibid. Titre du passage: "Récompense promise au détachement", p.1343.

<sup>50</sup>Ibid. St. Paul. Titre du passage: "Paroles d'espérance et d'encouragement", p.1579.

<sup>51</sup>Ibid. Titre du passage: "Devoirs généraux des fidèles", p.1574.

<sup>52</sup>Ibid. Titre du passage: "Héritier indépendamment de la Loi", p.1496; "Enfants de Dieu grâce à l'Esprit", p.1501.

tant d'autres allusions. Ce sont ceux qui, grâce au Christ, deviennent des "fils" et cessent d'être des esclaves:

Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos coeurs l'Esprit de son Fils qui crie: Abba, Père! Aussi n'es-tu plus esclave mais fils; fils, et donc héritier de par Dieu. 53

Leur héritage, celui de l'éternité, récompense non plus la fidélité aux clauses d'un contrat (d'une loi), mais l'accomplissement de la promesse reçue par la foi. Les "héritiers de l'avenir" ce sont ces justes dont l'éternité récompense la rectitude, la patience et l'espérance dans la foi. Ce sont tous ceux qui comme Aliocha, Klim, Dimitri et bien d'autres ne sauraient se satisfaire d'apparences purement terrestres; tous ceux dont la lumière au total reste et traverse tous les temps. Les véritables "héritiers de l'avenir" ce sont ceux qui s'appuyant sur ce qu'il y a de plus solide, de plus indiscutable, continuent à affirmer la victoire du Nouveau Testament sur le monde athée, sur sa littérature et sur ses oeuvres. Ce faisant c'est la victoire du coeur sur l'intelligence analytique qu'ils confirment. La liberté, c'est ici qu'elle commence. Avec l'Homme et avec Dieu. C'est dans le seul cadre d'une morale vraiment chrétienne que cette liberté peut s'épanouir.

---

<sup>53</sup>La Sainte Bible, op. cit. Epître aux Galates. Titre du passage: "Filiation divine", p.1540.



## CHAPITRE IV

### HENRI TROYAT DEVANT LE TSAR

#### DIMITRI TARKHANOFF

"C'est la miséricorde que je désire, et non le sacrifice." <sup>1</sup>

Notre désir dans cette étude étant de rétablir dans sa vraie lumière cette liberté, de caractère chrétien d'abord, qu'Henri Troyat nous propose dans Les Héritiers de l'avenir, il suffirait que le lecteur ait ressenti certaines impressions qui l'amèneraient à suspecter l'authenticité de cette liberté laquelle fait l'apanage des justes, à l'intérieur du roman, pour que nous considérions comme devant s'imposer une discussion qui aura l'avantage, en définitive, de nous faire mieux connaître Henri Troyat lui-même. Avant d'en venir là, c'est sous la forme de questions que nous ramasserons tout d'abord les objections possibles pour nous efforcer ensuite d'y répondre, de notre mieux, évidemment.

En "épousant" les sympathies des moujiks et notamment de Klim vis-à-vis du tsar Alexandre II, Henri Troyat ne tombe-t-il pas dans l'erreur qui consisterait à faire "cause commune" avec le tsarisme? Dès lors, que vaudrait une liberté, d'essence chrétienne principalement, qui dénonçant l'esclavage des athées, de l'idéologie socialiste russe, s'appuierait, ne serait-ce qu'en partie, pour ce faire, sur

---

<sup>1</sup>La Sainte Bible, op. cit., p.1300. Note: A la pratique rigoriste et extérieure de la Loi, Dieu préfère les sentiments intérieurs d'un coeur sincère et compatissant. C'est là un thème fréquent des prophètes.

l'idéologie tsariste dont nous savons qu'elle n'est pas vraiment chrétienne? Assurément, dans ce cas, la liberté que nous propose Henri Troyat ne vaudrait pas grand'chose puisque cet opportunisme qui consisterait à tirer parti du libéralisme du tsar pour affirmer la liberté chrétienne vis-à-vis de la "liberté" des révolutionnaires est radicalement incompatible avec l'esprit du christianisme et tout simplement avec l'honnêteté intellectuelle. Ces objections ne tiennent pas lorsqu'on les confronte à certaines considérations qui, dépassant le détail souvent trompeur, rétablissent Les Héritiers de l'avenir dans leur véritable cadre.

Si le tableau que nous fait monsieur Troyat de la Russie des Révolutionnaires dans Les Héritiers de l'avenir, horrifie le lecteur, ce même lecteur pourtant se souvient parfaitement bien que dans La Lumière des justes<sup>2</sup> il avait été, au moins, tout autant horrifié par la Russie du tsar, cette fois-là. Il importe donc de ne pas oublier que les époques historiques traitées sont différentes, que si la Russie des Révolutionnaires nous semble pire que celle des Tsars c'est en grande partie parce que naturellement, de deux impressions, nous tendons à ne retenir que la seconde, le temps travaillant à nous faire oublier la première. Il convient de ne pas perdre de vue qu'avant de devenir franchement détestable dans Les Héritiers de l'avenir, la Russie des

---

<sup>2</sup>Henri Troyat, La Lumière des justes (Paris: Edition Flammarion, 1960).

Révolutionnaires s'attirait même dans La Lumière des justes la sympathie souvent irrésistible du lecteur, aussi lucide ce dernier soit-il. Tout, encore une fois, est une question de période historique traitée et, bien entendu, du point de vue de l'auteur. Nous sommes à ce stade amenés à parler nécessairement de l'art d'Henri Troyat avant de revenir sur le problème bien particulier "du tsar".

Avec monsieur Troyat nous avons à faire à un écrivain qui excelle dans l'art de se mettre "dans la peau" de ses personnages, de "vivre" ses personnages, à tel point que nous n'avons jamais le sentiment de le voir intervenir dans le particulier:

Afin de les rendre plus plausibles, je me transportais en eux, je me mettais dans leur peau, à la lettre, j'épousais, tour à tour, et avec une égale conviction, les opinions politiques les plus opposées. Quand j'étais Akim, l'officier de carrière, je haïssais, avec lui, les foules aveugles obéissant aux consignes des bolchéviks. Et quand j'étais Nicolas, le révolutionnaire, je tremblais de compassion, avec lui, pour le peuple opprimé, j'excusais, avec lui, le sang versé, les palais saccagés, le massacre des otages, puisque de ces erreurs devait surgir une civilisation forte et heureuse. Tout être humain est attachant, émouvant dès qu'on pénètre en lui profondément et qu'on se loge au centre de son angoisse.

Aimant trop mes personnages pour les juger, je goûtais un secret plaisir chaque fois qu'ils me surprenaient par leurs exigences...<sup>3</sup>

Sans vraiment nous aider, faute de temps, de ces quelques interviews où Henri Troyat, ouvertement, nous dévoile les secrets de son art nous établirons, dès à présent, que sa

---

<sup>3</sup>Henri Troyat, Sainte Russie (Paris: Edition Grasset, 1956), p.24.

particularité essentielle est de ne jamais se laisser enfermer à l'intérieur de quelque école littéraire que ce soit. L'art d'Henri Troyat est d'abord un art qui a ses propres exigences. Ces exigences rejoignent celles d'une conception traditionnelle du Grand Roman et mettent particulièrement bien l'accent sur le danger qu'il y a dans le fait de songer à la technique avant de songer à l'histoire:

... mais le roman n'est pas une affaire d'intelligence, c'est une affaire de coeur. Je trouve qu'il y a un danger terrible de déshumanisation dans le fait de songer à la technique avant de songer à l'histoire. Quand on prend des gens comme Dostoïevsky ou Proust, qui avaient une façon nouvelle de voir le monde, ils ne se demandaient pas: "Comment vais-je faire pour écrire des romans comme on n'en a jamais écrit avant moi?" Mais il leur était physiologiquement impossible de s'exprimer autrement ... Pour moi, la vraie nouveauté n'est jamais une affaire d'école. Je ne conçois pas qu'on puisse à la fois écrire et se regarder écrire ... Au fond, ce qu'il y a de grand dans un écrivain, c'est généralement toute la partie de son oeuvre qui échappe à l'école. Les classiques sont grands non pas à cause des règles, mais malgré elles ... Ces nouveaux romans sont un peu trop des expériences avant d'être des oeuvres d'art. 4

Il apparaît évident que la qualité première de cet art est la naïveté, sans laquelle, précisons-le bien, on ne peut jamais croire véritablement à ce à quoi l'on croit, jamais faire véritablement ce que l'on veut faire. Il semble tout aussi évident qu'une des autres qualités nécessaires de cet art est celui de "changer de peau" à volonté, "de jouer le jeu à fond", que compte tenu, enfin, de la méfiance extraordinaire d'Henri Troyat vis-à-vis, d'une part, de ceux qui racontent

---

<sup>4</sup>Maurice Chapelain, "Pour son prochain roman...Troyat s'est évadé du 'cycle romanesque'," Le Figaro littéraire, (31 août 1963).

pour prouver, vis-à-vis, d'autre part, de l'excès de lucidité et d'intellectualité de bon nombre d'écrivains d'aujourd'hui qui "obligent leurs personnages à n'être que des syllogismes à deux pattes"<sup>5</sup>, la préoccupation essentielle d'Henri Troyat dans tous ses romans, et bien entendu dans Les Héritiers de l'avenir, est de nous faire parvenir un message humain. Ce message, dont il ne nous a pas été encore vraiment donné, à ce stade de notre étude, d'apprécier toute la teneur, à l'immense avantage dans Les Héritiers de l'avenir d'être fort clair et fort convaincant.

Si Henri Troyat nous donne l'impression "d'épouser" la cause du tsar c'est parce que son art l'oblige à être tout ce Klim qui à l'occasion se laisse prendre aux apparences, s'il ne fait pas preuve tout simplement d'excès de candeur. A Paris, où il recopie son cahier, Klim écrit:

Ils parlaient souvent entre eux de ce tsar au caractère despotique, qui avait réduit les révolutionnaires au silence. Moi, je pensais dans ma tête: C'est drôle qu'Alexandre III, qui est contre toutes les réformes poursuive son règne tranquillement, alors que son père, Alexandre II, le libérateur des serfs, a été traqué sa vie durant par les terroristes et est mort déchiqueté par une bombe. Est-ce que le peuple russe ne comprendrait que le bâton? 6

Notre propos n'est certainement pas de nous embarquer dans une polémique de caractère historique opposant d'une part les partisans de ceux qui maintiennent que le libéralisme

---

<sup>5</sup>Gilbert Ganne, "La minute de vérité d'Henri Troyat", Les nouvelles littéraires, no.1886 (24 octobre 1963), 9.

<sup>6</sup>Vol. III, op. cit., p.117.

d'Alexandre II n'était que la conséquence de l'action revendicatrice libérale des Révolutionnaires, à ceux qui, retournant la proposition, estiment que c'est l'attitude libérale du tsar qui a favorisé, encouragé l'attitude résolument anarchique des Révolutionnaires. N'en déplaise aux historiens "progressistes", les faits sont là: c'est Alexandre II qui a émancipé les serfs; c'est lui qui a aboli les châtiments corporels. Or son ère, caractérisée par le libéralisme, correspond à une période d'hostilité jamais observée auparavant contre aucun tsar. Le règne d'Alexandre III, beaucoup moins ouvert aux idées libérales, fut par contre, comme le constate Klim, "tranquille". La constatation de Klim est de l'ordre de celles qui s'imposent à quiconque est capable de rapprocher des faits. Remarquons bien qu'il ne tire pas vraiment de conclusions à partir de son rapprochement. Quand bien même il en tirerait elles seraient hâtives, certes, mais on ne saurait les lui reprocher. Elles seraient apparemment fort logiques; d'une logique suffisamment évidente pour qu'on la relève.

L'histoire de la seconde moitié du dix-neuvième siècle (pour ne pas parler de celui-ci), se présente en Russie (pour ne pas parler de la France), comme un ramassis d'événements absurdes. Tout le monde parle de la liberté; le tsar veut la liberté pour les moujiks; pour les moujiks toujours, les Révolutionnaires également veulent la liberté. Or, ce sont les moujiks qui nous semblent être les derniers à bénéficier de la liberté. Au contraire ils paieront même de leur sang,

au cours de la guerre, ces luttes intestines qui à l'intérieur du royaume de Russie divisé créent un climat propice au conflit généralisé.

L'art de monsieur Troyat dans Les Héritiers de l'avenir consiste à avoir magnifiquement tiré parti d'une situation historique absurde, pour le plus grand avantage de l'humain, de cet humain et de ce divin qui résistent à tout, même à l'Histoire. Si monsieur Troyat ne s'est pas privé en prêtant à Klim quelques remarques fort judicieuses, de faire bénéficier son art à partir d'une situation grotesque, on ne saurait en aucun cas le lui reprocher. Il aurait eu bien tort de ne pas le faire.

Dans notre vif désir d'établir l'attitude réelle d'Henri Troyat vis-à-vis du tsar et vis-à-vis des Révolutionnaires nous ne pouvons pourtant nous empêcher de penser que des deux maux c'est encore le premier qu'il préfère. Pourquoi? Certainement, parce qu'en grande partie, vis-à-vis de Dieu, dont nous ne devons jamais oublier qu'il est le personnage principal, la Russie du tsar Alexandre II ne s'éloigne jamais totalement de la vérité humaine et divine tandis que la Russie des Révolutionnaires s'en écarte irrévocablement. La préférence d'Henri Troyat pour la Russie des tsars dans Les Héritiers de l'avenir nous apparaît donc à la fois comme libre et imposée par son sujet. Si La Lumière des justes est là pour nous rappeler que nous ne devons jamais exagérer cette préférence, une différence de degré semble pourtant mériter notre attention en ce sens qu'elle peut constituer une

indication sur l'évolution d'Henri Troyat au cours de ces dernières années. Si nous ne pouvons pas préciser ce sens d'une façon définitive, c'est parce qu'Henri Troyat, nous ne le savons que trop bien, est un écrivain qui se renouvelle sans arrêt. En effet, la publication du roman étudié a été suivie de très près par celle de La Pierre, la feuille et les ciseaux<sup>7</sup>, dont le cadre est la France et où l'approche des problèmes humains qu'il soulève est résolument différente de celle des oeuvres précédentes.

Bien sûr, nous n'entendons pas prétendre qu'Henri Troyat n'intervient pas dans Les Héritiers de l'avenir. En fait, comme nous le constaterons un peu plus loin, c'est dans ce roman, et dans ce roman avant tous les autres, que nous le voyons intervenir de la façon la plus directe. Par ailleurs, dans une oeuvre dont les plus grands thèmes sont ceux de l'Homme et de Dieu nous ne saurions nous étonner que le point de vue principal d'Henri Troyat soit celui du "Bon Dieu". Qui pourrait le lui reprocher?

Si au cours de notre étude nous avons malencontreusement laissé penser qu'il fallait être nécessairement chrétien pour être un juste, nous nous en excusons. Les justes peut-être (nous ne saurions être trop affirmatifs), sont premièrement ceux qui ignorent qu'ils sont des justes. Lev Serguéïévitch (dont nous n'aurons malheureusement pas le temps de parler), semble être de ceux-là. Nous ne pouvons, quant à

---

<sup>7</sup>Henri Troyat, La Pierre, la feuille et les ciseaux (Paris: Edition Flammarion, 1972).



nous, que nous borner à constater que les justes fort souvent, dans le roman, "se trouvent" être des chrétiens et que leur église est d'abord celle du for intérieur. Les justes des romans d'Henri Troyat semblent "s'être mis d'accord" pour croire en Dieu dans Les Héritiers de l'avenir, plus que jamais. C'est à cette dernière constatation que nous entendons nous limiter: A la tête de tous ces justes rencontrés dans l'oeuvre entière d'Henri Troyat, Klim et Dimitri se détachent particulièrement bien comme chefs de files.

Le lecteur se souvient à la suite de quelles circonstances Lev Serguéievitch, ce juste qui au cours de ses fonctions "d'arbitre de paix" défend inlassablement les intérêts réels des moujiks, avant de défendre ceux des propriétaires, se fait assassiner. En politique, dans les romans d'Henri Troyat, comme dans la vie, c'est souvent ce qui arrive lorsqu'on se heurte à des intérêts particuliers. Une fois constaté, dans notre étude, non pas l'échec de l'action directe des justes, mais celui beaucoup plus réel et retentissant de celle du libéralisme du tsar, de la philosophie socialiste libérale athée, prônée par des Stiopa, s'imposent ces conclusions de Tarkhanoff-Troyat qui nous amènent à considérer non plus seulement le socialisme russe mais encore le capitalisme chrétien, l'église en général, le rôle de toute société. Remarquons bien qu'en aucun cas les conclusions de Tarkhanoff ne se présentent comme l'aboutissement d'une réflexion d'ordre philosophique sur l'Histoire ou d'un

raisonnement déductif. Ces conclusions s'imposent d'abord comme le fruit d'une expérience qui a emprunté, tout comme celle de Klim, les chemins de la souffrance et du coeur. Il est particulièrement remarquable d'autre part qu'Henri Troyat, pour la première fois dans ses romans, et notamment dans le roman étudié, nous donne le sentiment d'intervenir directement.

Répondant à Stiopa qui lui reproche de ne plus être "entièrement" et "sincèrement" le socialiste d'autrefois, c'est tout d'abord la supériorité de l'homme sur la masse que Tarkhanoff-Troyat affirme:

Si, [...]. Plus que jamais. A ma façon. Je suis partisan d'une société sans classes, mais je demeure convaincu que, dans cette société sans classes, chacun est tenu de conserver sa personnalité propre pour résister au pouvoir d'absorption de la fourmilière. Plus les inégalités de classes diminuent, plus il faudrait que les inégalités individuelles s'accusent. En réduisant l'homme à n'être qu'un élément du processus économique, en le subordonnant à la société, les socialistes lui enlèvent toute valeur morale, toute signification autonome. Pour eux, l'homme doit servir d'instrument à une société neuve, alors que, pour moi, cette société neuve doit servir d'instrument à l'homme. Et cette supériorité lumineuse de l'homme sur la masse, ce caractère irremplaçable et sacré de chaque homme, quelqu'un l'a compris et l'a dit, depuis des siècles, à la face du monde. Quelqu'un dont nous avons tous oublié la parole! 8

A Stiopa qui l'accuse "de faire le jeu du plus ignoble des capitalismes" (le capitalisme chrétien), Tarkhanoff-Troyat explique, d'une voix calme, ce qu'il reproche à ce dernier et ce que le socialisme peut lui apporter:

Je suis contre le capitalisme chrétien et contre le socialisme marxiste [...]. A mes yeux ils se valent. Parce que l'un comme l'autre n'ont en vue que la

---

<sup>8</sup>Vol. III, op. cit., pp.138-139.

poursuite du bien-être matériel. Ayant industrialisé le monde et soumis l'homme aux puissances de l'économie et de l'argent, les défenseurs du capital ne sont nullement qualifiés pour rappeler à leurs adversaires socialistes que le pain n'est pas l'unique raison d'être de l'homme. La question du pain, pour moi, est une question importante, mais pas essentielle. On vit de pain, mais il ne faut pas vivre pour le pain. Or capitalistes et socialistes vivent pour le pain ... Rappelez-vous en Sibérie, nous croyions vivre pour le pain, mais il y avait en nous quelque chose de plus. Un espoir, une folie, l'idée d'un bonheur universel possible, d'une fraternité totale ... C'est cela que le christianisme peut ajouter au socialisme. Et, ce que le socialisme, lui, peut ajouter au christianisme, c'est la notion des besoins terrestres, quotidiens, de la grande foule des hommes. Les chrétiens devraient, au contact des socialistes, apprendre à se pencher sur les misères matérielles de l'humanité au lieu de les juger du haut de leur spiritualité superbe. Et les socialistes devraient, au contact des chrétiens, apprendre à ne pas résister à la violence, à respecter en chacun de nous, qu'il soit notre ami ou notre ennemi, l'étincelle divine qui le fait irremplaçable, à convaincre au lieu de combattre, à prêcher d'exemple au lieu d'injurier et de frapper, à préserver l'individu enfin contre la société dévorante ... 9

Accusé de "toltoïsme", Tarkhanoff-Troyat, avec une patience exemplaire, affirme ses convictions suivant lesquelles le christianisme officiel entraîne l'asservissement de l'individu, le socialisme marxiste, sa déshumanisation. Une "foi rude et primitive" s'impose:

... Je suis sûr que le socialisme marxiste mène à la déshumanisation de l'individu, comme le christianisme officiel mène à son asservissement aux puissances de l'argent et de la politique. La vérité est dans l'union de ces deux principes. [...] Savez-vous que dans saint Basile le Grand et dans saint Jean Chrysostome l'injustice sociale, créée par la mauvaise répartition des richesses, est critiquée avec une âpreté qui ferait pâlir Proudhon et Karl Marx? Bien avant ces deux-là, les anciens docteurs de l'Eglise ont déclaré que la

---

<sup>9</sup>Ibid., pp.139-140.

propriété c'est le vol. Seulement, voilà, le temps a tout gâché. De détestables habitudes se sont installés chez les prêtres et les princes. Le christianisme défiguré est devenu un instrument social au service des classes régnautes. Il faut revenir à la foi rude et primitive, née d'un peuple pauvre et destinée à un peuple pauvre. Elle nous rapprochera en même temps du Dieu vrai et de l'homme vrai. Mais pas par la force. Surtout pas par la force! Les explosions ne mènent à rien. Ce n'est pas à la flamme des explosions que tout un peuple peut s'éclairer, se chauffer et faire cuire ses repas ... 10

Devant Stiopa qui l'accuse d'être "contre le terrorisme" Tarkhanoff-Troyat, cette fois-ci, s'emporte, cédant presque à la colère mais ne s'y abandonnant pas vraiment:

... Il importe de changer l'homme avant de prétendre changer la société. Restituer à l'homme le goût de la charité, de la fraternité de l'humilité, le rapprocher de Dieu ... Songe, Stiopa, qu'une fois supprimée l'idée théologique ou métaphysique, comme tu veux, de la valeur absolue de la personne, il ne reste plus en l'homme que la bête, dont l'activité est caractérisée par la violence. Et si la révolution se sert de la violence comme d'un moyen d'affirmer la vérité nouvelle, cette vérité est à jamais dégradée. Car employer la violence pour affirmer la vérité, c'est reconnaître que cette vérité n'est pas assez puissante pour triompher par elle-même. Qu'est-ce, dis-moi, qu'un principe qui, pour s'imposer à la raison et au coeur de l'humanité, a besoin de bombes? C'est pire que le tsarisme! 11

A Vissarion qui s'inquiète de ce qu'il pense de "l'Eglise asservie au tsar" Tarkhanoff-Troyat formule son espoir:

Cette Eglise-là, je la récuse. Mais une autre naîtra, un jour prochain, sur les décombres dorés de celle que nous connaissons. Pour l'instant elle est encore enfouie en chacun de nous. 12

---

<sup>10</sup>Ibid., pp.140-141.

<sup>11</sup>Ibid., p.141.

<sup>12</sup>Ibid., p.140.

Pour conclure, Dimitri Tarkhanoff, malgré sa brève apparition, "envahit" le roman avec Klim, grâce à sa personnalité lumineuse. Ensemble ils affirment le règne des justes et leur triomphe, triomphe qui n'a rien d'orgueilleux, triomphe humble essentiellement. Dimitri est là pour montrer que la révolution débute dans l'Homme avec le Dieu-Homme. Sa révolution est aussi différente de celle de Stiopa que le Nouveau Testament est différent de l'Ancien. Socialiste d'abord, il a fait, au bagne, en Sibérie, la découverte de Dieu (tout comme Dostoïevsky). C'est à partir de là que s'explique sa transformation, sa liberté. Sa liberté est parfaite; elle indique encore un nouveau progrès sur celle de Klim.

C'est toute la pensée d'Henri Troyat que Dimitri résume, pensée qui a su attendre la maturité d'un plein talent pour pouvoir s'exprimer dans Les Héritiers de l'avenir d'une façon magistralement convaincante et claire. En effet, signalons qu'elle est déjà présente dans le Dostoïevsky d'Henri Troyat, paru dès 1940, comme nous espérons l'avoir fait sentir dans le chapitre sur Klim, et comme nous voulons à nouveau, ici, voir une nouvelle preuve parmi tant d'autres: "Il n'y a pas de liberté sans Dieu. Quiconque cherche la liberté hors de Dieu, se condamne à la négation de soi-même. Le socialisme est une question religieuse et doit être traité comme tel."<sup>13</sup> C'est ainsi que le Dostoïevsky d'Henri Troyat

---

<sup>13</sup>Dostoïevsky, op. cit., p.336.

rassemble dans ses grandes lignes une pensée qui ne sera vraiment explicitée, sous la forme du roman, que dans Les Héritiers de l'avenir, après plus de trente années. Dès à présent il faut voir, particulièrement dans cette dernière oeuvre, les fruits d'une anticipation spectaculaire, de la persistance, de la permanence, de la "solidité" d'Henri Troyat lui-même lesquelles s'emploient à leur tour à affirmer dans l'homme ce qui le transcende, ce qui le dépasse, ce qui lui donne un but, ce qui fait qu'il appartient à tous les temps, hérite du passé, hérite de l'avenir, ce qui, en un mot, le libère. Héritier de Balzac, de Zola, de Flaubert, de Pouchkine, de Gogol, de Tolstoï mais principalement de Dostoïevsky ici, Henri Troyat nous fait hériter de ce dernier dont nous sentons la présence incontestable dans le roman. Merveilleusement comprise l'oeuvre gigantesque de Dostoïevsky, après avoir fait l'objet d'une synthèse claire, épaulé Les Héritiers de l'avenir qui se présentent d'abord comme une oeuvre essentiellement humaine dominée par la pensée de Dieu. Ne l'oublions pas; si Dostoïevsky a hérité de l'avenir sur le plan littéraire, devenant alors immortel aux yeux des hommes ce n'est que la conséquence de son humanité profonde et de sa croyance en Dieu seules véritables garanties d'éternité:

Si quelqu'un m'avait prouvé que le Christ est en dehors de la vérité, et s'il était réellement établi que la vérité est en dehors du Christ, j'eusse préféré rester avec le Christ, plutôt qu'avec la vérité. <sup>14</sup>

---

<sup>14</sup>Ibid., p.348.

Dans ce très précieux petit livre, Sainte Russie, où il raconte au lecteur quelques-uns de ses souvenirs d'enfance, Henri Troyat précise que le personnage principal de son roman Tant que la terre durera<sup>15</sup>, paru en 1947, est "le temps". C'était le temps. Une bonne vingtaine d'années plus tard ce personnage principal a été supplanté par Dieu dans Les Héritiers de l'avenir--déjà, La Lumière des justes, l'annonçait. Avec le temps, avec les années, Dieu triomphe du temps et de son usure terrible sur les êtres et les choses. Ce qui fait le charme essentiel de Klim, de Dimitri, c'est cette fraîcheur d'âme qui est celle des enfants qui ne vieillissent jamais, conservée intacte chez le premier, retrouvée chez le second. Parce que Dieu, mieux que la mémoire affective de Proust, dompte le temps, ils sont des sages, ils sont libres, ils sont des enfants. Par contraste, le lecteur se souvient de ces ravages spectaculaires que le temps indompté cette fois-ci, opère sur la personnalité du rénégat Vissarion. C'est à l'épouvantable usure de son âme et de sa chair qu'il a assisté. Les "héritiers de l'avenir" ce sont ceux qui domptent le temps parce qu'ils croient en Dieu.

Pour conclure ce dernier chapitre c'est dans le cadre d'un contexte extrêmement actuel, que Les Héritiers de l'avenir prennent toute leur valeur. Si nous avons échoué à faire

---

<sup>15</sup>Henri Troyat, Tant que la terre durera (Paris: Edition La table ronde, 1947).

ressortir la pertinence du thème que nous avons choisi, le discours du Maréchal Juin, prononcé très exactement dix années avant la publication du roman étudié à l'occasion de l'admission d'Henri Troyat au sein de l'Académie française, nous rappelle qu'il n'en est pas, dans "notre univers inquiet", qui soit aussi général, qui s'impose avec autant de force, autant d'à propos:

... Il reste cependant un thème plus général et qui appartient à tout le monde. C'est celui du retour de la barbarie dans notre univers inquiet, du fait d'une idéologie tendant à imposer un asservissement social de plus en plus rigoureux et visant à faire disparaître tout individualisme; du fait également d'une science sans humanisme qui nous prépare à des désintégrations massives et ne nous a rien appris sur l'inconnaissable et l'universel que nous ne sachions déjà, à savoir que tous les vivants sont appelés à s'y défaire à plus ou moins longue échéance.

Devant ce retour à la barbarie susceptible d'assombrir nos jours et d'incliner les hommes au pessimisme, sinon au désespoir, la lumière des justes, celle-là même que vous invoquez et dont les rayons vous touchent, serait, croyez-le bien, d'un précieux secours à ces malheureux humains. Vous êtes, en effet, monsieur, de cette race d'hommes au coeur pur qui, ayant dépouillé leur moi de tous les apports introduits par des barbares au sens où l'entendait Barrès, n'y laissent plus apparaître sans relâcher pour autant leur volonté de vivre que les inépuisables ressources de justice et de bonté dont leur âme est remplie.

Aussi bien, les hommes de cette sorte--la vôtre--sont-ils prédestinés à prendre place dans notre Compagnie une fois en possession de tous leurs moyens. Leur disposition d'âme n'est-elle pas cette vertu que notre Académie recherche tout particulièrement et s'efforce chaque année de glorifier!

Mon infortuné compatriote Albert Camus, mort tragiquement il y a plus d'un mois, faisait lui aussi partie de cette phalange des justes. Révolté par nature contre l'iniquité, il n'avait souci que de secourir l'innocence et de sauvegarder la dignité de l'homme. Il n'en était pas moins resté fidèlement attaché à sa terre d'Algérie par des liens en quelque sorte charnels. Seulement étant agnostique il butait constamment sur un ordre humain qu'il invoquait et dont il eût souhaité recevoir des réponses qui toutes eussent été humaines. Il différait en cela de Dostoïevsky, cet



autre juste que vous nous avez dévoilé et qui nous a montré comme vous-même que le bien et le mal se partagent à des degrés divers le coeur de toute la créature, mais qu'il suffit d'un rien dans l'âme la plus déshéritée, d'un souffle de miséricorde ou d'un élan d'universelle pitié pour la justifier au regard de Dieu. 16

Si au cours de notre étude nous nous sommes abstenus de juger Stiopa ce n'est pas seulement parce que Stiopa, même Stiopa, tombe dans le halo de la miséricorde de Klim, c'est parce que Stiopa, nous ne le sentons que trop bien malheureusement, représente le père des barbares actuels. Nous sommes ses enfants spirituels; notre culpabilité prolonge la sienne. En effet, il nous serait fort difficile de ne pas admettre cette vérité après la lecture d'un roman qui nous a fait merveilleusement sentir cette "sympathie universelle" dont Henri Troyat lui-même nous parle, toujours dans son Dostoïevsky:

Une sympathie universelle unit les hommes et la vilénie de chacun retentit sur les autres. Le mal n'est pas limité au criminel et à sa victime immédiate. Ils s'élargit comme une tache d'huile. Ceux qui l'ont désiré sans le commettre en sont atteints. Et ceux qui ont deviné ces désirs sans les condamner en souffrent aussi. Et ceux-là même qui ne savent rien de l'événement en sont mystérieusement les complices. 17

Henri Troyat nous fait sentir dans Les Héritiers de l'avenir, et c'est là, pensons-nous, en grande partie, toute la teneur d'un message extrêmement important, que néanmoins, si Stiopa et Vissarion représentent deux des quatre aspects d'une seule et même conscience, celle de l'homme universel, il nous appartient en propre, dans le contexte du monde

---

<sup>16</sup>"La réponse du Maréchal Juin", Le Monde, (26 février 1960), 9-10.

<sup>17</sup>Dostoïevsky, op. cit., p.396. -

d'aujourd'hui, à l'époque des "one way movements", des "Jesus Christ super star" et plus tard, à l'heure de ce qui les remplacera, de préférer aux conseils de Stiopa ceux-là beaucoup plus discrets de Klim et de Dimitri. C'est là que s'ancre notre véritable liberté, n'en doutons pas. Si Henri Troyat ne nous impose jamais ce choix et va parfois jusqu'à nous plonger dans l'incertitude la plus totale, celle-là même de la vie, c'est parce que la littérature à laquelle nous nous adressons ici fait suffisamment confiance à la perspicacité du jugement du lecteur pour le considérer comme seul et véritable arbitre. Si nous savions déjà que la littérature qui prouve le mieux n'a jamais été celle qui cherche à prouver coûte que coûte mais bien plutôt celle qui d'abord fait sentir et fait confiance au lecteur, Henri Troyat dans tous ses romans et particulièrement dans Les Héritiers de l'avenir, ne fait à jamais que confirmer cette évidence.

## CONCLUSION

"Et, cependant, tous nous serons sauvés." <sup>1</sup>

En raison du cadre que nous nous sommes imposés nous avons dû ignorer bien des aspects du roman d'Henri Troyat. Signalons que l'humour dont notre auteur fait preuve mériterait à lui seul de faire l'objet d'une étude sérieuse dans Les Héritiers de l'avenir. Le personnage de Klim, en effet, par sa candeur, par la justesse de ses réflexions, désarme le lecteur, l'oblige à sourire; fort souvent, notons-le, à ses propres dépens, tout aussi souvent, croyons-nous, pour son plus grand bien. Dans le domaine du "mi-figue, mi-raisin", Henri Troyat nous prouve avec Klim qu'il excelle. Il serait fort difficile de trouver dans la littérature française un humour aussi fin dont l'effet soit aussi puissamment curatif et qui soit aussi totalement dépourvu de ce cynisme destructeur dont on fait souvent grand cas aujourd'hui. Les situations auxquelles s'expose Vissarion, par ailleurs, sont extrêmement comiques, et pour n'en citer qu'une, parmi tant d'autres, l'épisode de l'achat et du transport de la baignoire (objet inutile, destiné à nous faire sentir combien il devient dérisoire de se laver lorsqu'on a l'âme sale): "On le dirait raconté par Pagnol, le Pagnol de la gloire de mon père"<sup>2</sup> note Clouard. Dans le cas de Vissarion c'est à un

---

<sup>1</sup>Dostoïevsky, op. cit., pp.396-397.

<sup>2</sup>Henri Clouard, La Revue littéraire, (avril-juin 1970), 145.

grotesque achevé que le lecteur a à faire. Le difforme et l'horrible, le comique et le bouffon se succèdent à un rythme trépidant qui ne nous laisse en aucun cas le temps de nous demander si nous ne devrions pas pleurer au lieu de rire. C'est bien ce dernier parti évidemment qu'Henri Troyat veut nous voir prendre.

Mériterait également une attention particulière la Russie d'Henri Troyat. Avant d'être celle du Tsar ou celle des Révolutionnaires, cette Russie, est d'abord celle des moujiks, de ces âmes qui sont restées, au total, étonnamment simples. Si elle est chère au coeur du lecteur c'est parce qu'elle est toujours égale à elle-même et aussi parce que, jamais touchée par le progrès, pour cette raison sans doute, la présence de Dieu s'y fait particulièrement bien sentir. Mystérieusement immunisée, la Russie des moujiks nous apparaît non pas comme une fin en elle-même mais comme une étape où l'homme se repose avant de poursuivre à nouveau sa recherche: celle de Dieu. La Russie des moujiks, pour Henri Troyat, comme pour Dostoïevsky, c'est la Russie de l'espoir, d'un espoir immense qui emporte tout sur son passage. De cette Russie que Klim rend plus attachante que jamais, Henri Troyat a fait une étape qui justifie, encourage l'espérance chrétienne, c'est-à-dire l'attente des biens eschatologiques: la résurrection du corps, l'héritage des saints, la gloire, la vision de Dieu, en un mot, le salut. C'est dans le contexte de l'Évangile, de l'Épître aux Romains, entre autres, que la Russie d'Henri Troyat prend toute sa valeur dans Les Héritiers de l'avenir.

A l'abri du confort matériel et intellectuel, cette même Russie, celle des grandes aspirations de l'âme, est également celle du risque.

Si, cette fois-ci, il n'est pas "donné" au lecteur d'accompagner les personnages du roman en Sibérie, la Sibérie, telle que nous la dévoile Klim, semble garder ce même étrange pouvoir purificateur que dans La Lumière des justes. Mieux qu'aucune autre partie du monde, par ailleurs, la Sibérie d'Henri Troyat, comme celle de Dostoïevsky, comme celle de Solzhenitsyn, nous prouve l'échec lamentable des infortunés laquais de l'Histoire: le tsar et ses successeurs. La Sibérie, en effet, continue à prouver que la liberté, la véritable liberté est celle du "malgré" et non pas du "à cause de". La beauté de l'homme s'y détache particulièrement bien. Dans son cahier, où il s'applique toujours à bien dire les choses, Klim n'est pas sans relever quelques-unes de ces vérités propres à nous confondre, il faut bien le dire: "Je pense à ces soirées et je me dis que, là aussi, il y avait du bonheur. Le bonheur des plus basses couches du panier, le bonheur du fond gris de la vie. Bien fin qui dira où s'achève le paradis, où commence l'enfer."<sup>3</sup> Un peu plus tôt dans son cahier toujours nous avons trouvé: "Dans le sombre enchevêtrement des vices et des crimes, un sentiment pur brille parfois comme un copeau d'or fin."<sup>4</sup> Dostoïevsky, avant Klim, avait été ébloui par la

---

<sup>3</sup>Vol. III, op. cit., pp.53-54.

<sup>4</sup>Ibid., p.18.

même révélation. A son frère, dans une lettre, d'une façon fort concise, il en avait exprimé la substance: "De l'or sous de l'ordure."<sup>5</sup> Certainement, correctement interprétées, ces formules valent la peine qu'on s'en souviene.

S'il est un écrivain au vingtième siècle qui soit habilité à porter Dostoïevsky dans son oeuvre, à le faire, à sa façon, "héritier de l'avenir" en le gardant toujours présent dans le coeur du lecteur averti, il est juste que ce soit celui-là qui s'avère être le plus digne d'être son frère spirituel, qui le comprend le mieux et qui est le plus capable d'apporter à son frère aîné ce qui, il faut bien le dire, lui a fait le plus cruellement défaut de son vivant: l'équilibre, force tranquille et rassurante. L'oeuvre toute entière d'Henri Troyat est là pour nous prouver qu'il possède, lui, cet avantage (nous le retrouvons dans le roman chez Klim, chez Dimitri). Par son côté "Tolstoï", Henri Troyat "stabilise" Dostoïevsky, le "protège", le "rassure", l'"éloigne" des coups aveugles, ignorants et imbéciles de ces détraqués sociaux qui, s'improvisant brusquement psychiatres, n'ont su à jamais voir en lui qu'un "bréviaire" de cas pathologiques oubliant l'Évangile, l'universel et l'humanité qu'il portait en lui. Plus charitable, Henri Troyat "aide" Dostoïevsky à quitter le domaine du fantastique, où il s'égare parfois, pour le ramener dans celui du réel. Certainement des figures comme celles du staretz Zosime et d'Aliocha restent dans le domaine de la

---

<sup>5</sup>Dostoïevsky, op. cit., p.166.

littérature universelle parmi les plus belles, mais on peut être assuré que le personnage de Klim (avec qui nous restons constamment en présence), susciterait l'admiration de Dostoïevsky lui-même, s'il reparaisait parmi nous. Klim, dans son genre, est tout aussi inégalable que le staretz Zosime.

C'est très facilement que l'on pourrait montrer qu'à bien des égards Henri Troyat "dépassé" très largement Dostoïevsky. A seule fin d'exemples signalons que ces invraisemblances qui fourmillent encore dans Les frères Karamazov, sont heureusement absentes dans Les Héritiers de l'avenir. Les personnages ne tiennent plus des discours de dix pages, le désordre a été savamment ordonné et l'auteur n'intervient plus à tous moments pour colmater les brèches. En fait Henri Troyat est passé maître dans l'art de communiquer "le frémissement de la vie" à des personnages qui, vivant d'abord, dans leur univers intérieur, le drame de la pensée seconde, de la pensée finale, risquaient fort d'être détachés du concret. Les personnages d'Henri Troyat sont exceptionnels en ce sens qu'ils sont d'abord plongés dans l'univers de la pensée divine ou de la métaphysique. Dès le départ, en effet, nous sentons que le programme politique de Stiope n'est qu'un piètre substitut à cette recherche fondamentale de lui-même et de Dieu, à laquelle il se livre, et qui devrait, sinon lui procurer cette paix, que nous trouvons chez Klim, au moins calmer son angoisse devant l'au-delà. Nous sommes devant des personnages qui peuvent reprendre, chacun pour leur propre

compte cette fière maxime, celle de Dostoïevsky lui-même: "Quant à moi, je n'ai jamais fait que pousser à l'extrême, dans ma vie, ce que vous n'osiez pousser vous-mêmes qu'à moitié."<sup>6</sup> Passé maître dans l'art de rétablir le contact entre l'idée et le fait, d'abattre, ce faisant, les obstacles, Henri Troyat permet au lecteur de s'identifier tour à tour à chacun de ses personnages sans qu'il éprouve jamais vraiment un quelconque sentiment de heurt. Grâce à Vissarion et à Klim, Henri Troyat nous montre qu'il n'y a pas d'épaisseur véritable entre l'angoisse et la paix, l'équilibre et le déséquilibre faisant ainsi participer le lecteur à toute la gamme de l'expérience humaine dans une oeuvre qui a l'avantage de ne pas être trop longue. Sous quelque angle qu'on se place, en effet, le roman nous frappe comme étant un microcosme extraordinairement riche. C'est en vain que nous épuiserions la liste des thèmes traités qui s'inscrivent dans le cadre de la soif spirituelle. Nous ne pouvons, dans un cadre récapitulatif, que nous livrer à une tentative: nous trouvons le thème de Satan, du révolutionnaire socialiste athée russe dont l'argumentation diabolique nous rappelle celle du grand Inquisiteur qui traite son public en créatures débiles, exige le miracle de la multiplication des pains comme solution finale et proclame le règne des bonheurs médiocres. Celui de l'aristocrate romantique incorrigible, du double infernal, du "Goliadkine" de Dostoïevsky, celui de l'Homme-Dieu (le surhomme), c'est-à-dire de l'homme

---

<sup>6</sup>Ibid., page de garde.



qui voulant remplacer Dieu ne se rend pas compte qu'il se nie lui-même. Les thèmes de la sensualité et de la solitude morale qu'elle entraîne sont présents. Le capitalisme chrétien, comme on a pu le voir, n'a pas été oublié. La France, par ailleurs, nous a fourni l'admirable portrait du socialiste-fonctionnaire Kostyleff. Prédomine dans le roman le thème de l'homme qui fait le bien pour le bien dont la doctrine est une doctrine d'amour. C'est déjà le thème du Dieu-Homme, c'est-à-dire de celui chez qui l'essence divine s'harmonise avec l'essence humaine. Le thème de la douleur rejoint celui de la liberté: "La liberté est inconcevable sans la douleur. La liberté ne s'achète que par la douleur. Le christianisme est d'abord la religion de la douleur."<sup>7</sup>

L'Évangile non plus seulement enseigné mais "vécu" est illustré. Il domine le tout. Il est le début de la solution dans un effort d'intégration des réalités socio-économiques à l'intérieur du contexte de la morale chrétienne. C'est pour finir une formidable ascension que le lecteur vit; celle qui nous conduit du barbare Stiopa à Dimitri nous faisant déboucher sur un acte de foi véritablement libre et qui s'impose d'autant plus qu'en aucun cas Henri Troyat n'a recours à ces procédés faciles qui, dans le roman-fleuve, exploitent souvent la sensibilité d'un public sous-estimé. C'est pour cette raison, entre autres, que la note d'espoir, qui se dégage de l'oeuvre, nous apparaît manifeste.

---

<sup>7</sup>Ibid., p.398.

Tout Dostoïevsky, donc, est compris, magistralement équilibré cette fois-ci, dans Les Héritiers de l'avenir. Notons qu'à l'occasion Henri Troyat va, au moins, tout aussi loin qu'un Dostoïevsky. Dans le domaine du vice, de l'ignoble, en effet, un Vissarion n'a pas grand'chose à envier à un Smerdiakov. Aussi ignominieuse sa fin soit-elle, pourtant, elle nous apparaît comme la conclusion logique et inévitable d'une vie bâtie sur une erreur. En tant que telle nous l'acceptons. Nous sommes bien obligés de l'accepter.

Grâce à Klim et à Dimitri Henri Troyat nous montre que ce qu'il y a de plus enraciné chez l'homme c'est l'instinct du bien. Il nous rappelle que la figure la plus admirable de tous les temps reste celle du Christ, que c'est au nom de la liberté de l'esprit humain que le Christ au désert a repoussé les trois tentations auxquelles nous succombons avec Stiopa mais que Klim et Dimitri savent écarter: celles du pain terrestre, de l'autorité et du miracle. Henri Troyat nous rappelle notre échec lorsque nous sommes dans l'incapacité de croire selon notre coeur, que nous avons besoin d'une certitude et que la promesse divine s'enveloppe pour nous de trop de ténêbres, de trop de réticences. Il nous montre avec Klim que la doctrine chrétienne ne dépasse pas les forces morales de l'humanité, nous rappelle que le Christ en proclamant cette liberté de choisir entre le bien et le mal a établi la responsabilité de l'homme, l'a condamné aux tortures de la conscience, lui a réservé tout un appareil de souffrance où les remords, les tentations, les espoirs s'enchevêtrent

inextricablement: "La liberté est inconcevable sans la douleur."<sup>8</sup> Henri Troyat nous montre que Dieu ne peut être qu'une énigme, une attente, un espoir et que l'église, en imposant un Dieu saisissable à l'esprit humain, justifié par des syllogismes, ramené par les humains dans le monde, peut gâcher cet espoir en le précisant. Ce faisant, Henri Troyat, du même coup, nous fait parvenir au seuil de la foi véritable et de la liberté véritable. C'est à partir de là que peut s'amorcer notre indépendance. Par ailleurs Henri Troyat nous fait remarquer que lorsque nous attaquons l'Eglise, comme Stiopa, ce n'est pas le Christ que nous attaquons mais involontairement, très souvent, la foi véritable que nous défendons. Stiopa, en une occasion, au moins, ne nous semble jamais aussi près de Dieu que lorsqu'il en est le plus éloigné. Henri Troyat appelle l'attention du lecteur sur la suprême beauté du Christ, ce désir d'être aimé pour soi-même. Il nous rappelle que lorsque nous voulons avec Stiopa servir le Dieu "Humanité", nous sommes en fait "malades de Dieu"<sup>9</sup>. Nous le cherchons désespérément. L'auteur nous rappelle que la liberté est trop souvent confondu avec l'arbitraire, le "tout est permis", que l'arbitraire mène à la destruction de la personnalité, à l'apparition de ce double qui annonce la folie. Henri Troyat nous montre l'impuissance de ceux qui entendent expliquer ce qui ne s'explique pas et pour commencer de la logique, d'une conception euclidienne de l'existence vis-à-vis

---

<sup>8</sup>Loc. cit.

<sup>9</sup>Ibid., p.403.

de l'amour et tout simplement de l'homme placé nu en face du mystère. Il nous montre que l'univers de la matière, s'il résiste toujours aux sollicitations de l'univers intérieur spirituel, craque de toutes parts lorsqu'il n'arrive pas à s'intégrer à l'intérieur de ce dernier domaine. Henri Troyat nous fait sentir l'échec des intellectuels devant une philosophie sereine de l'existence, devant une foi tranquille telle que celle de Klim. Il nous montre que "chez le réaliste, ce n'est pas la foi qui naît du miracle, c'est le miracle qui naît de la foi."<sup>10</sup> Avec Vissarion et Stiopa Henri Troyat nous fait sentir que s'éloigner de Dieu c'est appeler sur soi le châtement divin dont le besoin de pénitence physique n'est peut-être qu'une des formes. En une circonstance au moins Vissarion est visité par une telle intuition: "Combien d'idéalistes sont des masochistes qui s'ignorent! Ce qu'ils aiment d'abord, c'est souffrir. En politique comme en religion, la foi n'est souvent qu'une excuse morale au besoin physique de la pénitence."<sup>11</sup> Avec Stiopa toujours, Henri Troyat nous montre qu'enraciné chez tous les hommes nous retrouvons ce même besoin d'admiration. Stiopa, même Stiopa, éprouve le besoin d'admirer Herzen, et Herzen encore à travers les traités révolutionnaires. Herzen, faut-il le dire, est pour Stiopa un substitut à Dieu. Henri Troyat pour finir, s'il ne tombe pas dans l'erreur qui consisterait à considérer

---

<sup>10</sup>Ibid., p.395.

<sup>11</sup>Vol. III, op. cit., pp.144-145.

l'accomplissement de la promesse divine comme le privilège exclusif du peuple (les justes appartiennent à toutes les conditions sociales), nous montre que la victoire du Christ c'est la victoire du peuple opprimé.

Dans l'immédiat et dans le cadre de la morale de tous les jours que nous propose Henri Troyat? Certainement, aucune de ces grandes révélations retentissantes, dont nous avons, dès le début de notre étude, "généreusement" abandonné le monopole à la "littérature dans le vent". Henri Troyat, tout simplement, nous rappelle l'enseignement du staretz Zosime, nous prouvant définitivement et bien involontairement, que ce dernier personnage, au cas où nous en doutions, augmente le nombre des vivants:

Ce n'est pas à une règle de vie rigoureuse, à un renoncement monacal, à une contrition pleurarde que le père Zosime convie les croyants. Il leur demande peu de choses: reconnaître leur faute, aimer. Ce qui compte, ce n'est pas le résultat obtenu, mais l'effort. Quand le fier baisse la tête, il est plus près de Dieu que le laquais qui s'effondre à genoux. Et cela parce que le fier a dû lutter avec lui-même pour offrir à Dieu ce signe de modestie humaine, alors que l'autre s'est prosterné par habitude, et sans même songer au geste qu'il accomplissait. "Faites ce que vous pouvez et on vous en tiendra compte ... Ce qui vous semble mauvais en vous est purifié pour cela seul que vous l'avez remarqué ... Au moment où vous verrez avec effroi que, malgré vos efforts, non seulement vous ne vous êtes pas rapprochés du but, mais que vous vous en êtes éloignés, à ce moment, je vous le prédis, vous atteindrez le but et verrez au-dessus de vous la force du mystérieuse du Seigneur qui, à votre insu, vous aura guidé avec amour ..." 12

Ce que Klim a su comprendre, c'est ce que le staretz Zosime avait déjà compris et savait lui exprimer:

---

<sup>12</sup>Dostoïevsky, op. cit., p.397. -

Et, cependant, tous nous serons sauvés ... l'homme ne peut pas commettre de péché capable d'épuiser l'amour infini de Dieu déclare Zosime ... Crois que Dieu t'aime comme tu ne peux te le figurer, qu'il t'aime dans ton péché et avec ton péché ... Or, si tu aimes, tu es déjà à Dieu. L'amour rachète tout, sauve tout..!<sup>13</sup>

A "l'avant-veille" du premier centenaire de la mort de Dostoïevsky il importait qu'on se souvienne de son enseignement et qu'il soit illustré.

Pour conclure définitivement cette étude Henri Troyat nous fait quitter ce demi-sourire, le nôtre, lorsque nous abordons le problème de la foi dont la littérature "dans le vent" nous avait presque laissé penser qu'il ne se posait plus de nos jours; pas totalement cependant. Henri Troyat non seulement prouve et confirme après Flaubert que "le comble de l'art c'est de plaire" mais encore qu'il sait dire avec clarté des choses extrêmement importantes. Le philosophe en effet double le romancier, nous faisant pour commencer sentir indirectement l'échec de cette philosophie particulière, qui orientée vers l'extra-lucidité et la négation du mystère, débouche sur le néant. Pour se situer à l'opposé de la littérature dite "engagée" Henri Troyat ne nous montre pas moins qu'il est profondément engagé, ne perdant jamais de vue des réalités socio-économiques extrêmement bien comprises, qu'il s'agisse de la Russie ou de la France. Nous rappelant que la véritable littérature est d'abord celle qui fait sentir, s'adresse à l'universel, dépasse les frontières,

---

<sup>13</sup>Ibid., pp.396-397.

Henri Troyat avec ses personnages fait gémir et haleter le lecteur de leur faim et de leur soif d'absolu. Ne s'égarant jamais dans le fantastique l'un des très grands mérites d'Henri Troyat est de nous montrer que la Terre et le Mystère ne font qu'un. Les Héritiers de l'avenir se présentent comme le résultat du travail d'un écrivain qui, ayant toujours fait "fi de l'encens et des flagorneurs", depuis le début de sa carrière, affronte inlassablement, avec une détermination qu'on pourrait lui envier, le mystère de l'homme, du divin, de l'irrationnel. La "Réponse du Maréchal Juin", dont nous avons donné un extrait, est là pour établir que Les Héritiers de l'avenir, s'ils ne l'ont déjà fait, devraient avoir cent fois suffi à combler les espérances que l'Académie française fondait en Henri Troyat dès 1960.

Si la formule "héritier de l'avenir" devait faire vraiment fortune un jour ou si, moins heureuse, elle devait être volée par les Révolutionnaires (qui ont déjà prouvé dans le passé qu'ils n'hésitaient pas à "trouver" dans le peuple et dans le Nouveau Testament leur justification)<sup>14</sup> le lecteur, dont les espérances auront été comblées, saura se souvenir à qui cette formule appartient d'abord et à qui elle revient "de droit", sans oublier pourtant qu'il peut y avoir danger à prétendre résoudre ce qui en définitive reste une énigme; même à l'époque de "Jesus Christ super star".

---

<sup>14</sup>Voire Dostoïevsky, op. cit., pp.375-376.

## BIBLIOGRAPHIE

### I. OEUVRES D'HENRI TROYAT

- A) Romans-cycles (Tous parus dans la collection "le livre de poche" à l'exception du dernier).

TANT QUE LA TERRE DURERA: T. I, Tant que la terre durera, 1947; T. II, Le sac et la cendre, 1948; T. III, Etrangers sur la terre, 1950; Editions La Table ronde, Paris.

LES SEMAILLES ET LES MOISSONS: T. I, Les semailles et les moissons, 1953; T. II, Amélie, 1954; T. III, La Grive, 1956; T. IV, Tendre et violente Elizabeth, 1957; T. V, La Rencontre, 1958; Edition Plon, Paris.

LA LUMIERE DES JUSTES: T. I, Les compagnons du coquelicot, 1959; T. II, La Barynia, 1960; T. III, La Gloire des vaincus, 1961; T. IV, Les Dames de Sibérie, 1962; T. V, Sophie ou la fin des combats, 1963; Editions Flammarion, Paris.

LES EYGLETIERES: T. I, Les Eygletières, 1965; T. II, La Faim des lionceaux, 1966; T. III, La Malandre, 1967; Editions Flammarion, Paris.

LES HERITIERS DE L'AVENIR: T. I, Le Cahier, 1968; T. II, Cent un coups de canon, 1969; T. III, L'Eléphant blanc, 1970; Editions Flammarion, Paris.

- B) Romans (Tous parus dans la collection "le livre de poche" à l'exception du dernier).

Faux-jour. Paris: Edition Plon, 1935.

Le Vivier. Paris: Edition Plon, 1935.

Grandeur nature. Paris: Edition Plon, 1936.

La clef de voûte (suivi de Monsieur Citrine). Edition Plon, Paris, 1937.



- L'Araigne (Prix Goncourt). Paris: Edition Plon, 1938.
- Judith Madrier. Paris: Edition Plon, 1940.
- La Mort saisit le vif. Paris: Edition Plon, 1942.
- Le Signe du taureau. Paris: Edition Plon, 1945.
- La Tête sur les épaules. Paris: Edition Plon, 1951.
- La Neige en deuil. Paris: Editions Flammarion, 1952.
- Une extrême amitié. Paris: Editions La Table ronde, 1963.
- La Pierre, la feuille et les ciseaux. Paris: Edition Flammarion, 1972.

C) Nouvelles

- La fosse commune. Paris: Edition Plon, 1939.
- Le Jugement de Dieu, Le puy Saint-clair, Le Merveilleux voyage de Jacques Mazeyrat. Paris: Edition Plon, 1941.
- Du Philantrope à la rouquine. Paris: Edition Flammarion, 1945.
- Les ponts de Paris. Paris: Editions Flammarion, 1947.
- Le Geste d'Eve. Paris: Editions Flammarion, 1964.
- Les Ailes du diable. Paris: Editions Flammarion, 1966.

D) Oeuvres diverses

- La Case de l'oncle Sam. Paris: Editions La Table ronde, 1948.
- De Gratte-ciel en cocotiers à travers l'Amérique indienne. Paris: Edition Plon, 1955.
- Sainte Russie (Souvenirs et réflexions suivis de L'Assassinat d'Alexandre II). Paris: Edition Grasset, 1956.
- La Maison des bêtes heureuses. Paris: Edition Bias, 1956.
- La Vie quotidienne en Russie au temps des derniers tsars. Paris: Edition Hachette, 1959.

Naissance d'une dauphine (Reportage pour un roman).  
Paris: Edition Gallimard, 1960.

E) Théâtre

Les Vivants. Paris: Edition Bonne, 1947.

Sébastien. 1949.

Madame d'Arche a dit peut-être... 1952.

F) Biographies

Dostoïevsky. Paris: Edition Fayard, 1940.

Pouchkine. Paris: Edition Michel, 1946.

L'Etrange destin de Lermontov. Paris: Edition Plon, 1952.

Tolstoï. Paris: Edition Fayard, 1965.

II

A) Interviews (Etant donné leur grand nombre je ne citerai que celles qui nous intéressent directement.)

Chapelan, Maurice. "Pour son prochain roman ... Troyat s'est évadé du 'cycle romanesque'", Le Figaro littéraire. 31 août 1963, p.2.

Ganne, Gilbert. "La Minute de vérité de Henri Troyat", Les Nouvelles littéraires. 24 octobre 1963, p.9.

B) Compte-rendus des ouvrages parus (extrêmement nombreux aussi bien dans les revues anglo-saxonnes que françaises. Même remarque que pour A).

Clouard, Henri. "Le Cahier", "Cent un coups de canon", "L'Eléphant blanc", Revue des deux mondes. mai-juin 1968, pp.115-117; avril-juin 1969, pp.131-132; avril-juin 1970, pp.144-146.

- C) Il est particulièrement remarquable de constater qu'aucune étude vraiment sérieuse ne semble avoir été entreprise sur l'oeuvre d'un auteur que la critique pourtant est unanime à louer et place souvent, délibérément, comme le renommé Albèrès, "en tête d'une évocation multiple et exemplaire du roman actuel":(R.M. Albèrès, Le Roman d'aujourd'hui, p.15)  
 A ce titre la meilleure et la plus sûre source d'information sur Henri Troyat et sur son oeuvre reste peut-être le discours de réception à l'académie française: "La réponse du Marechal Juin", Le Monde. 26 février, 1960, pp.9-10.

### III

- A) Ouvrages généraux consultés ayant rapport à la littérature du roman:

Albèrès, R.M. L'aventure intellectuelle au vingtième siècle. Paris: Edition A. Michel, 1963.

Albèrès, R.M. Le Roman d'aujourd'hui. Paris: Edition A. Michel, 1970.

Albèrès, R.M. Bilan littéraire du vingtième siècle. Paris: Edition Nizet, 1971.

Brodin, P. Présences contemporaines. Paris: Edition Nouvelles éditions Debresse, 1955.

Boideffre, Peirre de. Une Anthologie vivante de la littérature d'aujourd'hui. Edition librairie académique Perrin, Paris, 1965.

Boideffre, Pierre de. Métamorphose de la littérature. Paris: Edition Alsatia, 1963.

Chaigne, L. Vies et oeuvres d'écrivains. Paris: Edition Lanore, 1953.

Henriot, E. Courrier littéraire (XIX et XX siècles): Maîtres d'hier et contemporains. Paris: Edition A. Michel, 1955.

Picon, G. Panorama de la nouvelle littérature française. Paris: Editions du Point du jour, 1949.

Lalou, R. Histoire de la littérature française contemporaine. Paris: Edition Presses universitaires de France, 1953.

Rousseaux, A. Littérature du XX<sup>e</sup> siècle. Paris: Edition A. Michel, 1938.

Simon, P.H. Histoire de la littérature française au XX<sup>e</sup> siècle. Paris: Edition A. Michel, 1956.

Simon, P.H. Témoins de l'homme. Paris: Edition Payot, 1967.

B) Ouvrages consultés ayant rapport à l'Histoire:

Blum, J. Lord and peasant in Russia from the ninth to the nineteenth century. Princeton: Princeton University Press, 1961.

Haxthausen-Abbenburg. The Russian empire and its people, institutions and resources. Translated by Robert Farie. London: Chapman and Hall, 1856.

Pushkarev, S. The emergence of Modern Russia. Translated by Robert H. McNeal and Tova Yedlin. New York: Holt, Rinehart and Winston, 1963.

Riasanovsky. A history of Russia. New York: Oxford University Press, 1963.